



UvA-DARE (Digital Academic Repository)

La survivance de Michelet

Historiographie et politique en France depuis 1870

Creyghton, C.M.H.G.

Publication date

2016

Document Version

Other version

License

Other

[Link to publication](#)

Citation for published version (APA):

Creyghton, C. M. H. G. (2016). *La survivance de Michelet: Historiographie et politique en France depuis 1870*.

General rights

It is not permitted to download or to forward/distribute the text or part of it without the consent of the author(s) and/or copyright holder(s), other than for strictly personal, individual use, unless the work is under an open content license (like Creative Commons).

Disclaimer/Complaints regulations

If you believe that digital publication of certain material infringes any of your rights or (privacy) interests, please let the Library know, stating your reasons. In case of a legitimate complaint, the Library will make the material inaccessible and/or remove it from the website. Please Ask the Library: <https://uba.uva.nl/en/contact>, or a letter to: Library of the University of Amsterdam, Secretariat, Singel 425, 1012 WP Amsterdam, The Netherlands. You will be contacted as soon as possible.

7. L'histoire, un magistère contesté

Le legs de Monod

L'assaut frontal de l'Action française, en 1905, contre l'histoire républicaine coïncide presque avec le début de l'enseignement de Gabriel Monod au Collège de France. Cet enseignement, la consécration triple de l'histoire méthodique, de Monod comme chef d'école et de Michelet comme père fondateur, représente tout ce que Charles Maurras désavoue. Sa nomination au Collège de France est pour Monod en quelque sorte une consolation aux maux causés par les attaques franchement personnelles du nationaliste intégral. Elle lui offre la possibilité de répondre aux divers défis posés à l'histoire, du côté politique comme du côté professionnel, au moment où les sciences sociales naissantes nécessitent de repenser la science historique. C'est pourquoi il plaide du haut de sa chaire en faveur d'un renouvellement de la discipline historique par l'intermédiaire de la recherche d'une nouvelle histoire générale. Cette histoire générale serait à la fois la synthèse des apports de l'histoire méthodique, d'idées venues des sciences sociales et de la longue tradition historiographique de la France représentée surtout par Michelet. C'est ainsi que, dans ses cours au Collège de France, il hisse avec succès ce père intellectuel et personnel à un niveau de père de la discipline historique toute entière.

Ce faisant, Monod ne canonise pourtant pas simplement l'historien, mais il charge aussi la discipline historique de l'héritage politique de Michelet. En ramenant la science historique à un ancêtre glorifié par la république officielle, il la rattache étroitement à ce régime et son statu quo. Par cela, il la rend vulnérable aux critiques qui, en attaquant la science historique, visent en effet le régime politique. On confond ainsi facilement le mécontentement de la situation politique et celui de la science historique existante. Paradoxalement, c'est au fond grâce au succès de la propulsion de Michelet en ancêtre de l'histoire

méthodique que ceux qui veulent combattre la république trouvent des raisons de cibler les historiens et Monod en particulier. Ainsi, les calomnies de Maurras sont surtout un signe de la réussite de Monod comme chef d'école et propagateur de Michelet, malgré le malaise qu'elles causent personnellement à la victime. Elles montrent la solidité du tissu reliant la science historique au champ politique.

À sa mort en 1912, Monod laisse inachevée l'œuvre de dépouillement des papiers de Michelet. Comme convenu avec Madame Michelet et consigné dans le testament de Monod, les papiers entrent aux fonds de la Bibliothèque historique de la ville de Paris, sauf les dossiers intitulés « Journal intime » qu'on place sous scellés à l'Institut avec l'interdiction de les ouvrir avant 1950. Les ébauches de sa grande biographie et les textes des cours de Monod sont transmis à Charles Bémont et Henri Hauser pour une publication éventuelle. Le médiéviste Bémont, adjoint de Monod à la *Revue historique* depuis le début des années 1880, avait obtenu une poste de maître de conférence à l'École pratique des hautes études, grâce à l'entremise de Monod. Hauser, pionnier de l'histoire sociale et économique, est un ancien élève de Monod à l'École normale et son exécuteur testamentaire. C'est lui qui effectue la plupart du travail de rédaction des cours de Monod.¹ Quoique les rédacteurs achèvent le manuscrit en 1914, le début de la Première Guerre mondiale diffère sa publication jusqu'à 1923. Malheureusement, les manuscrits de la biographie et des cours de Monod n'ayant pu être retrouvés, on ne peut plus estimer dans quelle mesure le texte publié correspond à celui des cours et la part des interventions de Hauser.

Comme Monod n'est jamais parvenu à aborder les vingt dernières années de la vie de Michelet, l'impression que retient le lecteur de sa biographie est que la période avant 1852 compte plus que celle d'après. En outre, bien que Monod n'ait connu personnellement Michelet qu'assez tard, il s'intéresse, en tant qu'historien, plus à cette première période, pendant laquelle Michelet a écrit la plupart de ses œuvres historiques. Cela ne veut pas dire qu'il ne traite pas du tout les œuvres postérieures, car, l'idée directrice de sa biographie étant l'unité de la pensée michelétienne, il montre ici et là comment les positions prises par Michelet, dans ses publications ultérieures telles que *L'amour* et *La femme*, sont déjà latentes dans ses notes personnelles des années 1820.² La biographie de Monod est surtout une étude d'histoire intellectuelle : la vie personnelle et familiale de Michelet est certes relatée, mais bien plus brièvement que le contenu de ses œuvres ou le cadre universitaire et politique dans lequel il a travaillé. Pour mesurer l'originalité du travail de Michelet, Monod replace ses

¹ Charles BÉMONT, « Préface », in Gabriel MONOD, *La vie et la pensée de Jules Michelet, 1798-1852. Cours professé au collège de France*, vol. 1, Paris, E. Champion, 1923, p. iv-v.

² G. MONOD, *La vie et la pensée de Jules Michelet, 1798-1852, ... op. cit.*, vol. 1, p. 43.

œuvres dans un contexte intellectuel plus large, discutant leurs antécédents ou reconstituant le débat historiographique contemporain et ultérieur. Il saisit, par exemple, l'occasion de donner une analyse rigoureuse et personnelle de l'œuvre de Giambattista Vico, il passe au crible de nombreux ouvrages géographiques français ou étrangers pour évaluer le *Tableau géographique* et reconstitue l'historiographie de la Révolution pour y situer l'*Histoire de la Révolution française*. Cette approche lui permet d'être à la fois élogieux et critique : il n'hésite pas à indiquer des erreurs factuelles dans les textes autobiographiques de Michelet, ni à critiquer ses thèses sur le développement progressif de la liberté qu'il juge trop mécaniques.³

L'esquisse, donnée par Monod au début de son livre à propos du sujet biographié, indique comment il espère que celui-ci sera commémoré : « Un travailleur méthodique qui s'astreint à un labeur énorme, distribué avec une sagesse et un discernement exemplaires, un érudit qui voudrait donner à ses constructions historiques des fondements scientifiques solides par la géographie, la statistique, l'étude des sources et des monuments. Mais il y a aussi en lui une imagination ardente et mystique que le spectacle de l'histoire lance dans les spéculations philosophiques à la suite de Vico et des philosophes allemands, et qui conçoit l'évolution de l'humanité comme un immense symbolisme. Heureusement la tendance à ces grandes généralisations philosophiques toujours vagues, chimériques et contradictoires, était contrebalancée en Michelet par un sentiment intense de la réalité, le don de voir, de comprendre et de rendre la vie, qui le ramènent constamment de l'abstrait au concret ».⁴ Bien évidemment, de ce portrait du père intellectuel et de ce que le fils en admire ou rejette, on peut déduire ce qu'il veut être lui-même. Depuis sa parution, la biographie de Monod est considéré comme le point de départ obligatoire de toutes les biographies ultérieures. Par exemple, Arthur Mitzman reste sur le terrain défriché par Monod en limitant son étude psycho-historique de Michelet aux années 1840-1854.⁵ Éric Fauquet est très succinct sur la période après 1854 et quoiqu'il minimise le travail de Monod, le considérant comme rien de plus qu'une réaction aux critiques de Langlois, son œuvre en dépend largement.⁶ Même Paul Viallaneix, le plus grand connaisseur des archives de Michelet et éditeur de ses œuvres, voit dans l'œuvre de Monod un « monument et modèle ».⁷ Enfin, comme la classification

3 *Ibid.*, p. 199-205.

4 *Ibid.*, p. 25.

5 Arthur MITZMAN, *Michelet Historian. Rebirth and Romanticism in Nineteenth-Century France*, New Haven, Yale University press, 1990.

6 Éric FAUQUET, *Michelet ou la Gloire du professeur d'histoire*, Paris, Cerf, coll. « Passages », 1990, p. 421-422.

7 Paul VIALLANEIX, *Michelet, les travaux et les jours. 1798-1874*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1998, p. 551.

des papiers de Michelet conservés dans la Bibliothèque historique de la ville de Paris est encore en grande partie celle de Monod, tous les chercheurs consultant ce fonds ne peuvent s'empêcher de voir Michelet à travers les yeux de Monod.⁸ Grâce au travail immense de celui-ci, Michelet s'élève d'historien romantique parmi d'autres, de figure du passé de peu d'importance pour les historiens ultérieurs, au rang d'ancêtre incontournable. Mais de cette façon, Monod se rend lui aussi incontournable.

Ce chapitre examine le fonctionnement de la référence michelétienne comme pierre de touche dans le débat public et professionnel sur l'histoire au début du ^{xx}e siècle, quand Monod – et avec lui la génération d'historiens ayant personnellement connu Michelet – quitte la scène. Cette référence à la fois appropriée et répudiée, apparaît comme tout sauf univoque. La diversité des réactions à l'égard de l'historien romantique parmi historiens et penseurs de l'histoire reflète la nouvelle mise en cause des pratiques et des principes épistémologiques de la discipline historique qui a lieu à cette époque sous l'influence des évolutions politiques et de l'émergence d'une science sociale rivale à vocation civique comparable : la sociologie durkheimienne. Ces développements avaient déjà incité Monod à une réflexion renouvelée sur la tâche de l'historien ; après sa mort, le débat continue avec tout autant d'urgence. Dans ce qui suit, on discernera trois grands traits dans les diverses façons d'apprécier l'héritage de Michelet dans la discipline historique des premières vingt années du ^{xx}e siècle et qui recouvrent partiellement les trois positions distinguées dans le chapitre précédent quant à la réception de Michelet auprès de la nouvelle droite : acceptation de Michelet comme ancêtre de la discipline, rejet de celui-ci pour critiquer la discipline à travers son ancêtre, appropriation de Michelet comme arme critique contre la discipline historique. La première attitude sera celle des successeurs directs de Monod, mais aussi du nouvel historien national Ernest Lavisse.

Michelet, père de la discipline historique

Après la mort de Monod, quelques représentants de la discipline historique poursuivent son travail de sauvegarde de l'héritage michelétien par des publications s'inscrivant dans son sillage. C'est le cas du rédacteur des cours de celui-ci au Collège de France. Pour Hauser, la rédaction de la biographie de Michelet est non seulement un dernier service rendu à son maître, un hommage pour

8 – Éric FAUQUET, « De l'utilité de la connaissance de l'histoire du fonds Michelet, pour sa consultation », in Henry DE SURIREY DE SAINT-RÉMY, Henry LOUVET et Éric FAUQUET (éd.), *Constitution d'un patrimoine parisien*, Paris, Bibliothèque historique de la ville de Paris, 1980, p. 69.

clore la carrière de Monod, mais aussi sa façon d'assumer sa succession comme propagateur de l'héritage michelétien. Ainsi, il entreprend en 1931 un voyage à Gênes pour représenter les historiens français lors de l'inauguration d'une plaque commémorative sur une maison où Michelet avait logé.⁹ Il continue de même les efforts de Monod en livrant au public des pièces trouvées dans les papiers de Michelet. Dans plusieurs articles, dont le travail préparatoire a probablement été fait par Monod, il insère des lettres et des notes séparées de Michelet, tout comme son devancier l'a fait.¹⁰ Parfois la motivation de publier à propos de Michelet ne nécessite pas d'explications, tel le cas de son article sur *La France devant l'Europe* de 1916, sans doute motivé par les circonstances politiques du moment, et qu'on peut rattacher aux nombreuses publications sur le principe de nationalité que Hauser publie pendant la guerre.¹¹ Dans des cas moins flagrants pourtant, Hauser ne sent pas non plus le besoin d'argumenter son choix à publier des notes de Michelet : cette démarche relève pour lui de l'évidence, comme elle l'avait été pour Monod. Les rognures de papier écrits par Michelet sont pour eux porteurs d'une valeur intrinsèque qui les rend dignes d'être publiées, car elles permettent de « pénétrer dans l'atelier de Michelet » et de lui arracher ses « recettes ».¹² Surprendre le père fondateur au travail, c'est révéler la source d'inspiration en train de jaillir, même si sa façon de travailler n'est plus, comme l'avoue Hauser de façon quelque peu obligée, celle des historiens du début du XX^e siècle.

Après Hauser, l'histoire disciplinaire que proposait Monod est reprise également dans plusieurs manuels de la discipline. En 1914, le médiéviste et secrétaire de la *Revue historique* Louis Halphen publie un précis d'historiographie

9 Henri HAUSER, « La maison de Michelet à Gênes (Nervi Sant'Ilario). Discours prononcé pour l'inauguration d'une plaque commémorative sur la maison de Michelet à Nervi », *Revue de l'Alliance française*, n° 48, janvier 1932, p. 5-20.

10 Henri HAUSER, « Michelet et Théophile Foisset (1834-1837) », *Revue de Bourgogne*, 3-5, 1913, p. 233-249 ; *Ibid.*, « Quelques souvenirs de Victor Duruy sur le collègue Sainte-Barbe, Michelet, Montalembert et Cousin », *La Grande revue*, 25 octobre 1913 ; *Ibid.*, « Quelques fragments inédits de Michelet sur le XVI^e siècle », *Revue du seizième siècle*, 2, 1914, p. 19-29 ; *Ibid.*, « Jules Michelet. Lettres inédites sur la mort de Charles Michelet, 1862-1866 », *Revue bleue*, 52, n° 14, 4 avril 1914, p. 421-423 ; *Ibid.*, « Jules Michelet. Quelques fragments inédits de ses conférences de l'École normale », *Revue politique et parlementaire*, 80, 10 avril 1914, p. 105-117 ; *Ibid.*, « Michelet naturaliste et l'âme française d'aujourd'hui », *La Revue du Mois*, 10, n° 110, 10 février 1915, p. 151-171 ; *Ibid.*, « Michelet et Sismondi », *La Semaine littéraire (Genève)*, 23, n° 1123, 10 juillet 1915, p. 328-332 ; *Ibid.*, « Michelet et le bolchevisme », *Comité Michelet. Bulletin d'études historiques et politiques*, 6, n° 2, décembre 1919, p. 65-74. Pour une partie de ces publications, Monod avait fourni les données.

11 Henri HAUSER, « Michelet et l'Allemagne de 1870. *La France devant l'Europe* », *Comité Michelet. Bulletin d'études historiques et politiques*, 2, n° 5, février 1916, p. 145-161.

12 H. HAUSER, « Jules Michelet. Quelques fragments inédits de ses conférences de l'École normale »..., *op. cit.*, p. 110.

française destiné aux étudiants d'histoire.¹³ Le livre devait être un bilan équilibré de l'histoire de l'histoire en France prenant en compte les développements les plus divers. Il a été pendant longtemps l'ouvrage de base de l'historiographie française, puisqu'il était le seul à être plus ou moins complet sur le sujet. Halphen n'hésite pas à exprimer quelques réserves à l'égard de Michelet, dont il trouve les conclusions souvent trop rapides. Il rejette son « subjectivisme » et le ton trop exalté.¹⁴ Il exprime alors sa préférence pour les livres que Michelet avait écrit « avant de se laisser entraîner par son imagination à l'oubli de toute méthode ».¹⁵ Pourtant, malgré cette critique, il lui accorde une grande attention : le chapitre intitulé « Retour à l'histoire synthétique » porte en grande partie sur lui. Car Michelet avait selon Halphen — et son raisonnement est au fond une version sommaire de celle de Monod — indiqué comment dépasser les recherches érudites de détails pour arriver à une nouvelle synthèse historique. Ainsi, c'est Michelet qui aurait donné une impulsion aux œuvres d'Ernest Renan, d'Hippolyte Taine et de Numa Denis Fustel de Coulanges.

En général, les étudiants d'histoire complètent leurs connaissances de ce précis avec l'anthologie commentée d'historiens français du XIX^e siècle composée par Camille Jullian en 1896.¹⁶ Historien des antiquités nationales, élève de Fustel de Coulanges et auteur d'un volumineux *Histoire de la Gaule*, Jullian est responsable de la section d'histoire antique de la *Revue historique*. Il se lie d'amitié avec Gabriel Monod, avec lequel il partage son origine protestante. Dans son anthologie, il insère une centaine de pages de Michelet, tandis qu'il est nettement plus économe quant aux autres historiens dont il choisit généralement au maximum cinquante pages. Seul Augustin Thierry, qui a droit à quatre-vingt-dix pages, et Fustel à soixante-quinze approchent du nombre de pages de Michelet. Jullian loue Michelet, notamment son patriotisme : « [I]l arrivera par-là, naturellement et en dépit de l'apparence, que l'œuvre de Michelet sera plus complète et plus française que celle de ses prédécesseurs. [...] Homme d'idées, Michelet conçoit une nation : quand il s'occupera de la France, il verra la France 'intégrale', ses forêts et ses fleuves, son peuple et ses grands hommes, ses arts et sa politique, son génie éternel dans ses paysages variés et ses diverses révolutions ».¹⁷ Mais surtout, souscrivant le jugement de Monod sur le travail de Michelet dans les archives, il le présente comme un innovateur de la méthode

13 Louis HALPHEN, *L'histoire en France depuis cent ans*, Paris, Armand Colin, 1914.

14 *Ibid.*, p. 88-89.

15 *Ibid.*, 90.

16 Camille JULLIAN, *Extraits des historiens français du XIX^e siècle*, Paris, Hachette, 1896.

17 *Ibid.*, p. XXXV.

historique et comme un prédécesseur de l'histoire scientifique.¹⁸ Les ouvrages de Jullian et Halphen réunis, en codifiant l'histoire de la discipline dans des manuels, fournissent une dernière base à la discipline scientifique de l'histoire, qui avait déjà ses manuels de méthode, ses revues et ses chaires à l'université. Ils officialisent le statut de Michelet comme historien canonique et le diffusent parmi des générations d'étudiants en histoire.

Toutefois, en dépit du succès de la construction de la discipline, le bilan de l'histoire au début du xx^e siècle se révèle mitigé. La puissance de l'histoire science n'agit plus aussi fortement qu'au moment de l'essor conjugué de la discipline historique et de la France républicaine. Les offensives maurrassiennes impriment de façon aiguë un malaise sur l'histoire officielle, malaise qui n'est pas que ressenti au sein de l'extrême-droite. D'ailleurs, ces contestations politiques viennent à un moment où la science historique est aussi l'objet de critiques plus structurelles de ses bases méthodiques et de sa mission dans la cité, notamment du côté des sciences sociales naissantes qui se dotent d'une vocation civique similaire. Le programme que prône Émile Durkheim pour une science sociale du présent, qui évite le détour de l'étude du passé pour expliquer l'état de la société moderne, vise directement la discipline historique. Si la méthode historique a beaucoup contribué dans le collectage des documents et l'établissement des faits, Durkheim estime l'histoire seulement capable de fournir des explications quand elle sait se dépasser pour fusionner avec la sociologie.¹⁹ Quoique les sociologues mettent du temps à institutionnaliser leur approche comme discipline scientifique reconnue, leurs critiques des historiens sont assez fondamentales pour que ces derniers perçoivent la concurrence et l'annexionnisme comme un embarras réel.²⁰

Les contestations internes du monde scientifique aussi bien que les coups de poignard de Maurras soulignent sans doute par leur concomitance leur gravité. Ce sont les symptômes d'un débat aux implications politiques qu'on ne peut réduire au simple enjeu méthodique, ni à la compétition pour des moyens

18 *Ibid.*, p. XLVIII-XLIX. Il a encore la même appréciation de Michelet dans : Camille JULLIAN, « Michelet », *Les nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*, 9 février 1924, p. 1.

19 Laurent MUCCHIELLI, *La découverte du social. Naissance de la sociologie en France, (1870-1914)*, Paris, La Découverte, coll. « Textes à l'appui. Série sociologie », 1998, p. 415-452 ; Laurent MUCCHIELLI, « Aux origines de la Nouvelle histoire », in *Mythes et histoire des sciences humaines*, Paris, La Découverte, coll. « Recherches », 2004, p. 102-107.

20 Notamment lors du « débat de 1903 » entre Charles Seignobos et le sociologue François Simiand : Madeleine REBÉRIOUX, « Le débat de 1903 : historiens et sociologues », in Charles-Olivier CARBONELL et Georges LIVET (éd.), *Au berceau des Annales. Le milieu strasbourgeois, l'histoire en France au début du xx^e siècle. Actes du colloque de Strasbourg (11-13 Octobre 1979)*, Toulouse, Presses de l'Institut d'études politiques de Toulouse, 1983, p. 219-230. Laurent Mucchielli considère la publication du manuel de méthode historique de Seignobos et Charles-Victor Langlois en 1898 comme une réaction aux contestations des sociologues : L. MUCCHIELLI, *La découverte du social...*, *op. cit.*, p. 427.

limités dans l'enclos universitaire. Malgré l'impartialité professée par les historiens, il est indéniable que le magistère de l'histoire a été étroitement lié à l'essor de la Troisième République. Si sa mission a été d'enraciner la république dans l'histoire afin de l'ancrer dans les esprits, la contestation du consensus républicain venant des deux ailes du spectre politique devrait atteindre la prééminence de la discipline historique. Quand, au tournant du siècle, le régime souffre d'une baisse d'adhésion publique, on ne peut s'empêcher de conclure qu'une éducation par l'histoire ne suffit pas pour garantir la républicanisation des citoyens. Au moment où s'achève l'institution lente de la discipline historique, on commence donc à la mettre en doute.

Cependant, le grand intérêt que montrent pour l'histoire des gens extérieurs à la discipline témoigne que l'approche historique de la société ne perd pas de son attrait. Au fond, les déceptions à propos de la discipline historique sont le revers des attentes, d'où l'intérêt énorme pour les livres d'histoire vulgarisateurs, un créneau commercial exploité surtout par des écrivains de la droite nationaliste tel Jacques Bainville.²¹ Mais d'où aussi la vaste entreprise de Jean Jaurès à écrire *l'Histoire socialiste de la Révolution française*. Parfois, comme dans le cas de ce dernier, ces œuvres vulgarisatrices peuvent être comprises comme un complément à l'histoire professionnelle, parfois – et c'est plutôt le cas chez bon nombre d'historiens maurassiens –, elles se présentent comme un substitut. Toujours est-il que l'existence de cette littérature historique pour grand public témoigne que nombreux sont ceux qui désirent ne pas abandonner aux universitaires le débat sur le passé. Cela n'empêche que dans ces mêmes années, l'histoire professionnelle va produire encore son œuvre maîtresse : la grande *Histoire de France* sous la direction de Lavis. Malgré les contestations de la discipline historique, il ne faut pas conclure trop vite à sa caducité. À côté de la pondération, du repli, ou des déceptions, il y a le débat, le renouveau et les attentes.

Ernest Lavis, le nouveau Michelet

Incontournable pour sa grande synthèse de l'histoire nationale comme pour son dévouement à l'histoire scolaire, Lavis, l'« instituteur national » selon le mot de Pierre Nora, personnifie l'histoire universitaire et officielle pour le grand public.²² Né en 1842, Lavis est de la même promotion à l'École nor-

21 Voir le chapitre 6.

22 Pierre NORA, « Lavis, instituteur national. Le « Petit Lavis », évangile de la République », in *Ibid.* (éd.), *Les lieux de mémoire*, vol. 1, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1997, p. 239-275.

male que Monod, dont il est l'aîné de deux ans et à qui il survit dix ans. Tandis que Monod est surtout un historien pour les historiens, Lavissee doit sa réputation à ses manuels scolaires et ses publications de grande diffusion. Obligé, comme tout historien, de donner son opinion sur Michelet, il représente, plus encore qu'Halphen et Jullian, la première des trois positions possibles, celle qui fait l'éloge de l'ancêtre de la discipline historique. Même s'il est un lecteur de l'œuvre de Michelet moins enthousiaste que Monod, la référence à cet ancêtre romantique devient de plus en plus importante pour lui, d'autant qu'il se présentera comme un candidat rivalisant à Michelet dans le canon des historiens.²³

Professeur à la Sorbonne depuis 1888, responsable de la *Revue de Paris* depuis 1894 et directeur de l'École normale supérieure depuis 1904, Lavissee compte certainement parmi les grands historiens universitaires.²⁴ Son élection à l'Académie française en 1892 couronne sa carrière et son nom reste lié au « Grand Lavissee », la grande histoire de France dont il est le directeur.²⁵ Ainsi, son magistère est exemplaire de l'apparition sur la scène historiographique, partout en Europe, du grand auteur d'histoires nationales monumentales qui matérialisent à la fois la professionnalisation de la discipline historique et le développement du nationalisme qui marquent le XIX^e siècle.²⁶ Il déborde cependant un peu de ce cadre par son action pour l'enseignement de l'histoire : en effet, la discipline de l'histoire reste en France plus étroitement liée à l'enseignement de l'histoire qu'en Allemagne, par exemple. L'influence de Lavissee exercée dans ce domaine, en tant que membre du conseil supérieur de l'Instruction publique, architecte du diplôme des études supérieures et grand cerveau derrière les programmes de l'agrégation et des cours d'histoire à l'école primaire et secondaire, a été prépondérante et a contribué à sa réputation. Ainsi, à côté du « Grand Lavissee », l'opuscule qu'on appelle par une même métonymie le « Petit Lavissee », son manuel pour les écoles primaires, est plus important que ses quelques œuvres sur

23 Cette section reprend l'argumentaire de : Camille CREYGHTON, « Vaderfiguren in de historiografische canon. De casus Jules Michelet », *Tijdschrift voor Geschiedenis*, 127-1, 2014, p. 21-40.

24 Pour des données biographiques sur Lavissee, voir : Pim DEN BOER, *Une histoire des historiens français*, traduit par Julien LOUVRIER, Paris, Vendémiaire, 2015, p. 367-372 ; Olivier DUMOULIN, « Les noces de l'histoire et de la géographie », *Espaces Temps*, 66-1, 1998, p. 6-19 ; P. NORA, « Lavissee, instituteur national » ..., *op. cit.* ; *Ibid.*, « L'histoire de France de Lavissee. Pietas erga patriam », in *Ibid.* (éd.), *Les lieux de mémoire...*, *op. cit.*, vol. 1., p. 851-902.

25 Cette volumineuse synthèse comprend : Ernest LAVISSEE (éd.), *Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution*, 9 tomes en 18 vols., Paris, Hachette, 1900-1911 et *Ibid.* (éd.), *Histoire de France contemporaine depuis la Révolution jusqu'à la paix de 1919*, 10 vols., Paris, Hachette, 1921.

26 Pour un aperçu récent : Jo TOLLEBEEK, « Exegi Monumentum. The Great Syntheses of National History » in *Ibid.* et Ilaria PORCIANI (éd.), *Setting the Standards. Institutions, Networks and Communities of National Historiography*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, coll. « Writing the Nation », 2012, p. 105-129.

l'histoire allemande basées sur une recherche originale.²⁷ Le moins méthodique des historiens méthodiques, il construit sa carrière surtout sur des publications pour un grand public.

Grâce à l'omniprésence de Lavisce et son autorité morale comme directeur d'une nouvelle et ambitieuse histoire de France, on le compare parfois à Michelet. Ainsi, Monod l'appelle disciple de Michelet dans un article sur le *Précis de l'histoire moderne* de ce dernier.²⁸ Cette comparaison, on la trouve aussi dans la presse, surtout les dernières années de la vie de Lavisce. En effet, le « Grand Lavisce » est une entreprise aux ambitions comparables à l'*Histoire de France* de l'historien romantique, sauf que Lavisce n'assume pas l'œuvre tout seul. À l'occasion de la parution du dernier tome de l'*Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution* en 1911, l'écrivain André Hallays juge son ouvrage dans sa chronique dans le *Journal des débats* en le comparant à l'œuvre de Michelet et de Taine.²⁹ Deux ans plus tard, son collègue Gaston Rageot qualifie « cette grandiose publication [...] d'une histoire de la France encore sans précédent et sans analogue » comme la réalisation par une autre méthode de « l'idée même de Michelet ». ³⁰ Selon Rageot, la synthèse de Lavisce est nécessaire pour redonner à la France son histoire, car jusque-là, l'histoire méthodique a produit certes des connaissances nouvelles et sûres, mais « [n]ul miroir où la France pût contempler son visage en entier : on ne lui offrait que des morceaux brisés d'une incomparable pureté ». ³¹ Pour cette même raison, on le commémore dans des nécrologies comme un successeur de Michelet, son devancier qu'il considérerait comme son maître, selon le journaliste Albéric Cahuet. ³²

Dans ses *Souvenirs*, publiés en 1912, Lavisce déclare en effet que c'était l'historien romantique qui l'avait inspiré : « Michelet fut mon grand maître. [...] Je lus à peu près toute l'œuvre de Michelet. Son tableau de notre pays, au second volume de l'histoire de France, me fit descendre aux profondeurs de nos origines naturelles, et comprendre que l'histoire, c'est de la nature — un ciel et

27 On considère la première version du « Petit Lavisce » les deux volumes scolaires publiés en 1884 par Ernest Lavisce : Ernest LAVISCE, *La première année d'histoire de France. Leçons, récits, réflexions*, Paris, Armand Colin, 1884 ; *Ibid.*, *La deuxième année d'histoire de France, avec récits et dissertations*, Paris, Armand Colin, 1884. La version définitive, en un volume, est de 1913 : Ernest LAVISCE, *Histoire de France. Cours élémentaire*, Paris, Armand Colin, 1913.

28 Gabriel MONOD, « La première œuvre de Jules Michelet », *Revue internationale de l'enseignement*, 26, 1898, p. 224.

29 André HALLAYS, « En flânant. L'*Histoire de France* de M. Ernest Lavisce », *Journal des débats*, 11 août 1911.

30 Gaston RAGEOT, « *Historie de France*, par Ernest Lavisce », *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1568, 13 juillet 1913, p. 22.

31 *Ibidem*.

32 Albéric CAHUET, « Ernest Lavisce », *L'Illustration*, n° 4147, 26 août 1922, p. 173-174. Même comparaison dans : Paul SOUDAY, « Ernest Lavisce », *Le Temps*, 20 août 1922.

un sol qui s'exprime par des pensées et par des actions. J'admirai en Michelet le don de retrouver la vie par une vision de poète, de l'exprimer en une langue de poète, le don de souffrir et de haïr et d'aimer ».³³ Lavisse situe lui-même l'époque quand il dévorait l'œuvre de Michelet pendant ses années d'études à l'École normale, au début des années 1860. En effet, il est possible qu'il ait lu Michelet dans cette période, comme le faisait son condisciple Monod, mais il est douteux qu'il l'ait apprécié autant qu'il le laisse entendre rétrospectivement. La réputation quarante-huitarde de Michelet dans ces années-là fait de lui un maître improbable pour ce jeune normalien issu d'une famille bonapartiste de la petite commune éloignée de Nouvion-en-Thiérache.

Pierre Nora a argumenté que l'image du militant républicain que Lavisse donne de lui-même dans ses *Souvenirs* exprime plutôt ses sentiments de 1912, à l'époque où il écrit, au lieu de se conformer à la situation des années 1860 dont il parle.³⁴ Il semble exclu que l'étudiant Lavisse, qui peu après entre au service du ministre Victor Duruy et qui plus tard devient le précepteur du prince impérial, ait été impliqué dans les comités d'action républicaine ou ait écrit pour des feuilles clandestines. Lire Michelet à l'École normale pendant les années 1860 équivaut à un acte de résistance contre le climat morose de la société en général ou de l'École en particulier – résistance à laquelle Lavisse ne semble pas avoir été disposé. Il est bien connu que Lavisse a longtemps été un bonapartiste convaincu.³⁵ Il aurait soutenu la cause du prince impérial à un moment encore où l'on ne peut plus expliquer un tel engagement par carriérisme ou contrainte sociale. En 1874, il forme des projets, avec son camarade Albert Duruy – son condisciple à l'École normale et le fils de Victor Duruy – pour mettre sur le trône le prince impérial vivant en exil.³⁶ Il est fort possible qu'il reste attaché au parti bonapartiste jusqu'en 1879, au moment où succombe soudainement le prince impérial, quoique Lavisse se soit déjà rendu compte à ce moment-là que la république est plus stable qu'il ne l'a estimé initialement.³⁷ Il ne se convertit donc que lentement et tardivement au républicanisme. S'il déclare que Michelet est son maître dans ses *Souvenirs*, il se réfère sans doute au Michelet de 1912, vanté par l'ordre établi de la république et devenu l'ancêtre

33 Ernest LAVISSE, *Souvenirs*, Paris, Calmann-Lévy, 1912, p. 284.

34 P. NORA, « Lavisse, instituteur national » ..., *op cit.*, p. 242.

35 Surtout depuis l'étude de Pierre Nora, mais le bonapartisme de Lavisse ne fut pas un secret pour ses contemporains non plus, comme l'atteste : A. CAHUET, « Ernest Lavisse », ..., *op cit.*

36 AN, Archives privées, Fonds Duruy et Glachant, 114/AP/2, Papiers personnels de Duruy. Correspondance et travaux : Lettres d'Ernest Lavisse à Albert Duruy, 3 septembre 1874 ; s.d. [septembre 1874] ; 24 septembre 1874.

37 BNF, NAF, 22956 : Fonds Ernest Lavisse. Correspondance d'Ernest Lavisse avec la famille impériale (1871-1879) : Lettres de plusieurs membres de la famille Bonaparte et copies de lettres de Lavisse.

de la discipline historique, et non pas au doyen des chapelles républicaines des années 1860.

Plus que la république, la préoccupation de Lavissee est la patrie. Et quand ce vétéran bonapartiste puise dans l'œuvre de l'historien républicain, c'est en raison du patriotisme qu'ils partagent. Tous les efforts de Lavissee pour encourager l'enseignement et l'étude de l'histoire sont animés par ce patriotisme et c'est à partir de là qu'il conçoit la mission de l'historien dans la cité. Les conférences qu'il donne aux étudiants d'histoire à l'ouverture de l'année académique le montrent.³⁸ C'est l'occasion pour lui d'imprimer dans leur esprit une morale professionnelle : les jeunes historiens devraient, selon Lavissee, servir le pays par leur enseignement. Il leur adresse le même message dans la préface qu'il écrit en 1899 pour une nouvelle édition des cours de Michelet de 1848.³⁹ Cette année-là, juste après la commémoration du centenaire de Michelet qui s'était déroulé en arrière-fond de tensions et dont Lavissee craignait l'effet néfaste pour l'unité de la nation, ses exhortations aux jeunes manifestent une urgence impérieuse, comparable à celle de Michelet pendant l'hiver pré-révolutionnaire, cinquante ans plus tôt. Comme Michelet, Lavissee voit le remède à la scission de la société dans l'action sociale de l'étudiant, car « [e]ntre les deux fragments de la nation, il [Michelet] vous propose d'être les médiateurs ». ⁴⁰ Or, évidemment, ce texte de Lavissee ne doit pas être lu, contrairement à celui de Michelet, comme une incitation à la révolution : les étudiants ne devraient pas agir dans les rues, selon lui, mais dans le cadre des universités populaires, établies pour éduquer le peuple dans le sillage de l'engagement intellectuel de l'affaire Dreyfus.

À première vue, ce que propose Lavissee en tant que mission civique de l'historien ne diffère guère des idées de Monod ou de Seignobos sur ce sujet. Il apparaît donc, jusqu'à un certain degré, effectivement possible de parler d'un fond idéologique commun aux historiens méthodiques comme l'a proposé Charles-Olivier Carbonell.⁴¹ Pour Lavissee aussi, la vocation des historiens est au fond non pas la recherche par des méthodes scientifiques, mais l'enseignement des résultats de la recherche, auquel il voue personnellement la plupart de son temps. En 1881, il dit : « L'historien, chez chacun de ces peuples a le devoir de mettre en pleine lumière le rôle de son pays et de chercher jusque dans le détail des questions les plus obscures les manifestations diverses du génie national. Il est donc légitime de convier à l'avance la future légion des historiens à inter-

38 Publiés entre autres dans : Ernest LAVISSEE, *Questions d'enseignement national*, Paris, Armand Colin, 1885.

39 Ernest LAVISSEE, « Aux jeunes gens », in Jules MICHELET, *L'étudiant*, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Œuvres complètes de J. Michelet », 1899, p. 1-32.

40 *Ibid.*, p. 25.

41 Charles-Olivier CARBONELL, *Histoire et historiens. La mutation idéologique des historiens français*, Toulouse, Privat, 1976, p. 450.

roger tous les témoins connus ou inconnus de notre passé, à discuter et à bien comprendre leurs témoignages ». ⁴² Toutefois, si pour Monod et Seignobos cette mission civique est intrinsèquement liée à l'existence d'une cité républicaine et démocrate dont la durabilité dépend de la conscience de la situation historique et politique auprès des citoyens, Lavissee la justifie surtout par la capacité de l'histoire à promouvoir des sentiments patriotes. Tandis que pour Monod, l'enseignement de l'histoire est d'abord une éducation républicaine, pour Lavissee c'est une éducation nationale. Certes, après 1878, la nation est républicaine et, inversement, la république est réalisée dans le cadre de la nation. C'est pourquoi Monod et Seignobos sont, au demeurant, aussi des historiens nationaux, s'inscrivant dans la même tradition historiographique, qui domine le continent Européen depuis le XIX^e siècle, où le cadre national détermine l'écriture de l'histoire. ⁴³ Mais cela n'empêche que leur argumentaire diffère de celui de Lavissee, pour qui la recherche des sources historiques devrait rendre « possible de donner aux enfants de la France cette *pietas erga patriam* qui suppose la connaissance de la patrie ». ⁴⁴ Le langage qu'emploie Lavissee dans ses conférences ne s'insère pas vraiment dans un discours républicain sur la morale civique, mais révèle un discours patriote voire nationaliste.

Lavissee, ancien bonapartiste, a donc pris son parti depuis le moment que le régime républicain s'affirme comme définitif. Son changement de cap a été motivé par le fait que, dès ce moment-là, ce régime est plus apte à assurer l'unité et la gloire de la nation que le bonapartisme, qui, lui, devient une option politique de moins en moins réaliste. De même, si à la fin de sa vie Lavissee se déclare démocrate et républicain convaincu, c'est parce qu'« une ère démocratique est ouverte dans l'histoire du monde », faisant que s'opposer à la démocratie équivaut à s'opposer au cours du temps. ⁴⁵ Le fait que sa préoccupation principale a toujours été le patriotisme explique comment Lavissee peut échanger le bonapartisme pour le républicanisme sans altérer fondamentalement son discours. Une

⁴² Ernest LAVISSEE, « L'enseignement historique en Sorbonne et l'éducation nationale » (texte de la leçon d'ouverture au cours d'histoire du moyen âge à la Faculté des lettres de Paris en décembre 1881), in *Ibid.*, *Questions d'enseignement national...*, *op. cit.*, p. 43.

⁴³ Pour le cadre national de l'historiographie européenne à partir du XIX^e siècle, voir les recueils issus du projet « Representations of the Past. The Writing of National Histories in Europe », notamment : Stefan BERGER et Chris LORENZ (éd.), *Nationalizing the Past. Historians as Nation Builders in Modern Europe*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, coll. « Writing the Nation », 2010 ; Stefan BERGER et Christoph CONRAD (éd.), *The Past as History: National Histories and National Identity Formation in Nineteenth- and Twentieth- Century Europe*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, coll. « Writing the Nation », 2013.

⁴⁴ E. LAVISSEE, « L'enseignement historique en Sorbonne et l'éducation nationale » ..., *op. cit.*, p. 43.

⁴⁵ Ernest LAVISSEE, « Conclusion générale », in *Ibid.*, Henry BIDOU, A. GAUVAIN et Charles SEIGNOBOS, *Histoire de France contemporaine depuis la Révolution jusqu'à la paix de 1919. 9. La Grande Guerre – Conclusion générale*, Paris, Hachette, 1922, p. 530.

des particularités du nationalisme est en effet qu'il peut être lié indifféremment à n'importe quel régime, puisque plutôt que d'être une idéologie en soi, il est un ensemble d'idées qui se nichent dans une « idéologie-hôte ». ⁴⁶ Il peut par exemple compléter ou, comme le dit Michael Freedon, « embellir » le républicanisme en y ajoutant l'idée qu'une république a besoin d'un cadre national et d'une conscience d'identité nationale pour pouvoir être réalisée. Ou il peut être un soutien pour un régime monarchique, quand le chef de l'État est représenté comme l'incarnation de la nation. Par conséquent, s'attachant à une idéologie compréhensive, le nationalisme s'adapte de façon caméléonesque aux caractéristiques de cette idéologie. Ceci explique pourquoi le discours nationaliste de Lavissee et celui, en premier lieu, républicain de Monod ou de Seignobos suivent la même logique. Pareillement, pour promouvoir ce nationalisme, Lavissee fait appel aux mêmes moyens que proposent Monod et Seignobos pour greffer dans les esprits le républicanisme.

Motivé par la mission de donner à la nation française une image d'elle-même, Lavissee entreprend l'*Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution*, dont les dix-huit tomes commencent à paraître chez Hachette à partir de 1900. Même si le « Grand Lavissee » n'est pas l'œuvre d'un seul homme, il a pris avec raison le nom du directeur éditorial menant une politique activiste pour assurer l'unité de l'œuvre au niveau du contenu, du style et de la position idéologique. ⁴⁷ Cette nouvelle synthèse de l'histoire de France mise à jour avec les résultats de l'histoire scientifique, porte néanmoins l'empreinte du modèle que Michelet avait fourni. Comme lui, Lavissee fait précéder le récit historique par une introduction géographique, sauf que le *Tableau géographique de la France* par Paul Vidal de la Blache est vraiment le premier tome du « Grand Lavissee », tandis que Michelet insérait le sien après les tomes sur l'Antiquité et le haut Moyen Âge, juste avant l'accession de la dynastie capétienne. ⁴⁸ Si pour Michelet, l'identité nationale française ne commençait à se forger qu'à partir de l'an mil en s'attachant au territoire national, pour Lavissee cette nation et son enracinement au sol sont déterminés dès le début de l'histoire. ⁴⁹ Plus que pour Michelet, la nation est donc pour Lavissee une entité figée et par là primordiale. C'est de là que vient aussi l'emploi que Vidal de la Blache fait de l'adage michelétien cité

46 Michael FREEDON, « Is Nationalism a Distinct Ideology ? », *Political Studies*, 46-4, 1998, p. 748-765.

47 Alice GÉRARD, « Philippe Sagnac revu et corrigé par Ernest Lavissee. Un modèle de censure discrète », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 48-4, 2001, p. 123-159.

48 Paul VIDAL DE LA BLACHE, *Tableau de la géographie de la France*, Paris, Hachette, coll. « Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution, Ernest LAVISSEE (éd.) », tome 1, vol. 1, 1903.

49 P. NORA, « L'Histoire de France de Lavissee. Pietas erga patriam » ..., *op cit.*, p. 861-862.

sur une des premières pages du *Tableau* : « La France est une personne ». ⁵⁰ En le faisant la devise de son œuvre, dont l'objectif est de déterminer la « personnalité » du pays, il postule que cette personnalité est déjà là avant que sa biographie, son histoire, ne commence. Si c'est donc une invention de Michelet d'écrire l'histoire de la nation France comme la biographie d'une personne, c'est l'ajout de Lavissee et de Vidal de la Blache de faire de cette personne une entité transcendante et prédéfinie.

Ensuite, Lavissee suit Michelet de près dans la conclusion générale de l'ouvrage, écrite en 1922 et qu'on peut considérer comme le testament intellectuel de l'auteur. Reprenant le récit de Michelet devenu classique depuis l'instauration du 14 juillet comme fête nationale, il y décrit la fête de la Fédération comme le moment où la France devient véritablement une nation par une unification spontanée — unification que la monarchie n'a pu réaliser. ⁵¹ Mais ce qui frappe surtout sont les similarités entre les deux historiens quant à certaines caractéristiques du peuple et du paysage français. En alléguant que le paysage français est trop varié pour qu'il soit possible de dépeindre un paysage national typique, Lavissee adopte implicitement un argument de son prédécesseur romantique tourné en lieu commun par la Troisième République. ⁵² Ce raisonnement doit son succès au fait qu'il permet de concilier l'universalisme qui constitue la clé de voûte de l'idéologie républicaine avec le sentiment d'appartenance s'exprimant commodément par le biais des particularismes régionaux. Il s'accorde en plus parfaitement avec l'idée — que Lavissee emprunte également à Michelet — de la nation française comme un amalgame de différents peuples. Selon Lavissee, elle est de toutes les nations « celle qui contient peut-être la plus grande somme d'humanité ». ⁵³ Il reformule ainsi un passage de *l'Introduction à l'histoire universelle* de Michelet qu'il citait jadis littéralement dans ses *Souvenirs* et qui dit que « [c]e qu'il y a de moins fatal, de plus humain et de plus libre dans le monde, c'est l'Europe ; de plus européen, c'est ma patrie, c'est la France ! » ⁵⁴ Ainsi, il relie son patriotisme à l'idée centrale du livre de Michelet que la liberté a trouvé en France son assise et que c'est là qu'elle peut enfin s'épanouir. Car, Lavissee écrit dans ses *Souvenirs* : « Que la France eût prononcé des paroles libératrices

50 P. VIDAL DE LA BLACHE, *Tableau de la géographie de la France.... op. cit.*, p. 7.

51 E. LAVISSEE, « Conclusion générale » ..., *op. cit.*, p. 510-511.

52 *Ibid.*, p. 507. Ce passage fait référence à : Jules MICHELET, « Introduction à l'histoire universelle », in *Ibid.*, *Œuvres complètes*, 2, 1828-1831, Paul VIALLANEIX (éd.), Paris, Flammarion, 1972, p. 248. Voir aussi : Anne-Marie THIESSE, *Ils apprenaient la France. L'exaltation des régions dans le discours patriotique*, Paris, Maison des sciences de l'homme, coll. « Ethnologie de la France », n° 17, 1997, p. 1-3 ; François WALTER, *Les figures paysagères de la nation. Territoire et paysage en Europe (16^e-20^e siècle)*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 2004, p. 184-185.

53 E. LAVISSEE, « Conclusion générale » ..., *op. cit.*, p. 508.

54 J. MICHELET, « Introduction à l'histoire universelle » ..., *op. cit.*, p. 247.

et accompli des actes libérateurs, c'était une de nos raisons [nous normaliens] de la préférer au reste du monde ». ⁵⁵ Dans la conclusion générale du « Grand Lavisse », écrite dix ans et une guerre plus tard, il reste donc fidèle aux idées formulées dans les *Souvenirs* à travers des citations de Michelet.

Le vieil historien cite de nouveau son illustre prédécesseur lorsqu'il expose à la fin de cette conclusion sa vision sur l'avenir de la France après la Grande Guerre. Dans les années d'après-guerre, quand certains redoutent une récurrence de la Révolution russe en France, Lavisse considère la réconciliation des classes comme la condition de la régénération économique et politique du pays. Selon lui, le marxisme serait étranger à la France puisque l'histoire montre qu'elle n'est pas une nation de prolétaires, mais une nation de paysans et de bourgeois, c'est-à-dire, de petits propriétaires. C'est ainsi que Michelet avait raisonné lui aussi en 1846, quand il avait chanté dans *Le peuple* l'amour du paysan pour sa terre, et de nouveau dans *La France devant l'Europe*. Pour Michelet, c'est en aimant sa terre que le Français aime la patrie. En 1922, Lavisse invoque expressément cette dernière œuvre, méditation du Michelet vieillissant sur la France vaincue de 1871, pour plaider des réformes économiques modérées qui devraient avoir comme but l'élévation de la classe prolétaire à la propriété et une éducation politique et sociale pour stimuler sa conscience nationale. ⁵⁶

Ce que Lavisse retient de l'œuvre de Michelet est donc son patriotisme. Il retrouve dans l'œuvre de l'historien romantique l'idée que la vocation de l'historien est de promouvoir ce patriotisme en révélant la nation à elle-même. Pour lui, Michelet est en premier lieu le glorificateur de la nation, et non pas le patron du mouvement républicain ou l'inspirateur de révolte sociale. C'est le Michelet-historien national sur les traces duquel Lavisse veut marcher. Lui, le nouvel historien national, qui au début du XX^e siècle donne à la France une nouvelle vision englobante de son passé, se présente ainsi délibérément comme le successeur de Michelet.

La « mobilisation » de Michelet dans la Grande Guerre

Ce n'est pas un accident si Lavisse développe ses réflexions sur Michelet et l'histoire nationale, notamment dans un texte de 1922 : la Première Guerre mondiale l'y avait incité. La guerre étant perçue dès l'abord comme un affrontement de cultures antagoniques et de conceptions de la modernité s'excluant, des

⁵⁵ E. LAVISSE, *Souvenirs...*, *op. cit.*, p. 283.

⁵⁶ E. LAVISSE, « Conclusion générale » ..., *op. cit.*, p. 525. Il y cite : Jules MICHELET, « La France devant l'Europe », in *Ibid.*, *(Œuvres complètes, 20)*, Paul VIALLANEIX et al. (éd.) Paris, Flammarion, 1987, p. 658.

intellectuels de toutes les nations belligérantes s'embarquent dans une « mobilisation des esprits ».⁵⁷ Partout en Europe, les historiens, traditionnellement chargés de l'étude de la formation de l'identité nationale et de sa transmission par l'enseignement du passé national, se sentent particulièrement concernés.⁵⁸ Beaucoup d'entre eux se sentent appelés à contribuer activement à la « culture de guerre » : « le champ de toutes les représentations de la guerre forgées par les contemporains ; de toutes les représentations qu'ils se sont données de l'immense épreuve, pendant celle-ci d'abord, après celle-ci ensuite ».⁵⁹ Dans des brochures et des études circonstanciées, ils cherchent à justifier la guerre en rejetant la responsabilité entière du conflit sur l'ennemi, dont le caractère supposé d'éternel agresseur peut se démontrer par l'histoire. Et même si tous ne s'investissent pas dans la propagande de guerre, le paradigme national, si évident pour la plupart d'entre eux, rend naturel l'application de leur travail. Lavisse, quant à lui, contribue très activement à la « mobilisation » de l'histoire, s'érigeant d'autant plus comme la grande autorité nationale sur ce sujet et se présentant comme l'historien-prophète des temps nouveaux, successeur de Michelet. Dans ce cadre, il préside le « Comité d'études et documents sur la guerre », un rassemblement d'universitaires initié par Émile Durkheim qui

57 Anne RASMUSSEN, « Mobilising Minds », in Jay WINTER (éd.), *The Cambridge History of the First World War. 3. Civil Society*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, p. 390-417 offre un aperçu récent. Pour la France : Martha HANNA, *The Mobilization of Intellect. French Scholars and Writers during the Great War*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1996 ; Christophe PROCHASSON et Anne RASMUSSEN, *Au nom de la patrie. Les intellectuels et la Première Guerre mondiale (1910-1919)*, Paris, La Découverte, coll. « L'aventure intellectuelle de la France au XX^e siècle », 1996.

58 Voir par exemple : Hartmut POGGE VON STRANDMANN, « The Role of British and German Historians in Mobilizing Public Opinion in 1914 », in Benedikt STUCHTEY et Peter WENDE (éd.), *British and German Historiography, 1750-1950. Traditions, Perceptions, and Transfers*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2000, p. 335-371. Pour la France : Olivier DUMOULIN, *Le rôle social de l'historien. De la chaire au prétoire*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 189-216 ; Michel MARTIN, « Histoire et actualité. La Revue historique pendant la Première Guerre mondiale », *Revue historique*, n° 518, 1976, p. 433-468.

59 Stéphane AUDOIN-ROUZEAU et Annette BECKER, « Violence et consentement. La « culture de guerre » du premier conflit mondial », in Jean-Pierre RIOUX et Jean-François SIRINELLI (éd.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, coll. « L'univers historique », 1997, p. 252. Voir aussi : Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, « Historiographie et histoire culturelle du premier conflit mondial. Une nouvelle approche par la culture de guerre ? », in Jules MAURIN et Jean-Charles JAUFFRET (éd.), *La Grande Guerre 1914-1918. 80 ans d'historiographie et de représentations. Colloque international, Montpellier 20-21 novembre 1998*, Montpellier, Université Paul Valéry - Montpellier III, 2002, p. 323-337. Ces auteurs ont notamment mis en opération ce concept dans : Stéphane AUDOIN-ROUZEAU et Annette BECKER, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 2000 et leurs œuvres successives. Pour un bilan des discussions qui l'entourent : Nicolas OFFENSTADT, Philippe OLIVERA, Emmanuelle PICARD et Frédéric ROUSSEAU, « À propos d'une notion récente : la « culture de guerre » », in Frédéric ROUSSEAU (éd.), *Guerres, paix et sociétés, 1911-1946*, Neuilly, Atlande, 2004, p. 667-674.

publie de petites études historiques et sociologiques anti-germaniques censées influencer l'opinion en France et dans les pays neutres.⁶⁰

En outre, Lavissee est l'un des présidents d'honneur du « Comité Michelet. Société d'éducation nationale par l'histoire », établi en septembre 1914, suite à la « victoire libératrice » de la Marne, « plus belle que Valmy », par l'historien de la Grèce moderne Édouard Driault.⁶¹ Michelet est franchement instrumentalisé comme une arme de guerre morale par cette société de propagande, un mode d'appropriation poussant très loin l'interprétation de Michelet dans la direction que Lavissee avait avancée. Évidemment, c'est surtout le patriotisme de Michelet qui intéresse l'historien, et c'est à peu près ce à quoi les textes publiés par ce comité le réduisent : « Ce qu'il y a de plus admirable en lui [Michelet], ce qu'il y a de plus immédiatement présent pour nous, ce qu'il y a de plus vivant, c'est son patriotisme, c'est sa confiance totale dans cette association vraiment fraternelle où tous se sacrifient à tous, je veux dire dans la Patrie. [...] La Patrie était pour Michelet une religion ». ⁶² L'initiateur, professeur à l'École normale supérieure de Saint-Cloud, avait jadis montré son intérêt pour des questions d'enseignement de l'histoire en rédigeant avec Monod une série de manuels d'histoire pour l'enseignement secondaire.⁶³ Son admiration pour la figure de Napoléon et sa foi en l'Empire comme système politique supérieur, qui inspire toute son œuvre historique sur l'histoire diplomatique de la Grèce et de la Méditerranée orientale, campent un personnage un peu déconcertant parmi les historiens méthodiques de la Troisième République.⁶⁴ Or, pour la défense de la France de l'Union sacrée, ce penchant bonapartiste ne paraît pas avoir provoqué d'incommodités. Driault parvient rapidement à rassembler une liste impressionnante

60 Éric THIERS, « Droit et culture de guerre 1914-1918. Le Comité d'études et documents sur la guerre », *Mil neuf cent*, 23-1, 2005, p. 23-48.

61 Le Comité Michelet, « Résultats d'une première année d'action », *Comité Michelet. Bulletin d'études historiques et politiques*, 2, n° 2, novembre 1915, p. 1. Le comité est établi le 22 septembre 1914, l'anniversaire de la bataille de Valmy et la fondation de la Première République. Jusqu'à présent, le Comité Michelet et son *Bulletin d'études historiques et politiques* semblent avoir échappé aux historiens.

62 Jean ERNEST-CHARLES, « Michelet et la France d'aujourd'hui. Deuxième conférence Michelet, 20 mars 1915 », *Comité Michelet. Bulletin d'études historiques et politiques*, 1, n° 7, avril 1915, p. 3.

63 Édouard DRIAULT et Gabriel MONOD, *Histoire générale, rédigée conformément aux programmes*, 3 vols., Paris, F. Alcan, 1895 ; Édouard DRIAULT et Gabriel MONOD, *Précis d'histoire de l'Europe et en particulier de la France*, 4 vols., Paris, F. Alcan, 1898 ; Gabriel MONOD, Édouard DRIAULT et J. FÈVRE, *Histoire de la France. Brevet élémentaire, cours supérieurs, cours supplémentaires, écoles primaires supérieures*, Paris, F. Alcan, 1902.

64 Anne COUDERC, « Des études napoléoniennes au soutien de la Grande Idée grecque. Édouard Driault (1864-1947) et le rêve d'une Méditerranée impériale », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 99-3, 2010, p. 36-44 ; Roger LIMOUZIN-LAMOTHE, « Driault, (J-Édouard) », in Roman D'AMAT et Roger LIMOUZIN-LAMOTHE, *Dictionnaire de biographie française. 11. Des Planches – Duguet*, Paris, Librairie Letouzey et Ané, 1967, p. 775-776.

de ténors académiques et politiques pour soutenir sa cause. Outre Lavisse, le Comité ne compte encore pas moins de trois présidents d'honneur : le vétéran des réformes universitaires Louis Liard, le ministre de l'instruction publique Albert Sarraut, et plus tard Léon Bourgeois.

Moins savant que le Comité d'études et documents sur la guerre, le Comité Michelet s'adresse surtout à un public d'instituteurs. En plus de sa contribution à la diffusion d'une propagande anti-germanique virulente, il vise à favoriser l'Union sacrée et l'unité nationale par l'enseignement. Il mène alors un plaidoyer soutenu pour un renouvellement des programmes de l'enseignement d'histoire, pour qu'ils glorifient davantage la nation et qu'ils inspirent davantage le dévouement des élèves. La deuxième exigence, très démocratique, du Comité est d'ouvrir aux élèves des classes populaires les portes de l'enseignement à tous les niveaux. Ceci est d'ailleurs un signe que le nationalisme, même dans ses formes les plus exaltées, ne peut être classé tout simplement à droite du spectre politique. La mobilisation des esprits de la droite à la gauche sous l'Union sacrée montre plutôt le potentiel violent du nationalisme civique de la Troisième République, partagé par presque toutes les tendances politiques.⁶⁵ Pour le Comité Michelet, un courant politique n'est cependant pas admissible dans l'Union sacrée : son programme démocratique est aussi bien dicté par une aspiration égalitaire réelle chez une grande partie des instituteurs constituant sa base que par une aversion pour le « marxisme militariste et impérialiste des Allemands ».⁶⁶ Cela vaut à Driault la réprobation des socialistes après la guerre.

Les actions concrètes du Comité consistent surtout en l'organisation de conférences patriotiques sur tout le territoire et la publication mensuelle d'un *Bulletin d'études historiques et politiques*, dont la couverture est ornée d'un portrait de Michelet. La citation, en exergue, tirée du *Peuple* exprime les efforts bienfaiteurs de la France : « Si l'on voulait entasser ce que chaque nation a dépensé de sang et d'or et d'efforts de toute sorte qui ne devaient profiter qu'au monde, la pyramide de la France irait montant jusqu'au ciel ».⁶⁷ La deuxième devise,

65 C'est pourquoi Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker parlent d'une « culture de guerre » préexistant au conflit effectif, qui en explique la « totalisation » : S. AUDOIN-ROUZEAU, « Historiographie et histoire culturelle du premier conflit mondial. Une nouvelle approche par la culture de guerre ? »..., *op. cit.*, p. 324. Pour une discussion du concept de nationalisme civique et les problèmes le concernant, voir : Rogers BRUBAKER, « The Manichean Myth. Rethinking the Distinction between « Civic » and « Ethnic » Nationalism », in Hanspeter KRIESEL, Klaus ARMINGEON, Hannes SIEGRIST et Andreas WIMMER (éd.), *Nation and National Identity: The European Experience in Perspective*, Chur, Zürich, Verlag Rüegger, 1999, p. 55-71. Pour une approche de cette problématique dans le cas français, voir : Timothy BAYCROFT, « France. Ethnicity and the Revolutionary Tradition », in Timothy BAYCROFT et Mark HEWITSON (éd.), *What is a Nation? Europe 1789-1914*, Oxford, Oxford University Press, 2006, p. 28-41.

66 Le Comité Michelet, « Résultats d'une première année d'action » ..., *op. cit.*, p. 4.

67 Jules MICHELET, *Le peuple*, Paul VIALLANEIX (éd.), Paris, Flammarion, 1992, p. 226.

provenant de la *Lettre aux Français* de Victor Hugo et datant de 1870, sonne comme une réponse au dicton de Michelet : « Il faut que la France soit grande afin que la terre soit affranchie ». ⁶⁸ Les statuts du Comité recommandent aux membres-instituteurs qui sont en membres d'organiser des soirées spéciales dans leurs communes et de lire en public dans ce *Bulletin d'études* rempli d'« appels aux Français » et de textes démontrant la force et la générosité historique de leur pays. ⁶⁹ Parmi les auteurs, on trouve les historiens Philippe Sagnac, Jullian et Hauser – ce dernier y publie notamment quelques-uns de ses textes sur Michelet. Et quand paraît, après la guerre, la biographie de Michelet par Monod, Driault y cite des extraits de l'année 1924 du *Bulletin d'études*, dédié au cinquantième de la mort de l'historien.

Le Comité Michelet, loin de disparaître avec la guerre, fonctionne encore jusqu'au milieu des années 1920 au niveau national. Il se transforme alors en un groupe local d'intérêt éducatif installé dans l'Eure qui finalement disparaît en 1930. Après l'armistice, on ne change virtuellement rien au discours du *Bulletin d'études*, sauf que s'ajoutent, à la lutte contre l'Allemagne, celle contre la Russie communiste, avec notamment un texte de Hauser sur « Michelet et le bolchevisme ». ⁷⁰ En cela, le Comité Michelet se conforme à la lente « démobilisation des esprits » constaté par plusieurs historiens et que John Horne explique par le fait que les questions qui avaient dominé la propagande de guerre – la légitimation, la culpabilité – n'ont pas été résolues, à Versailles, de façon acceptable pour tous les partis. ⁷¹ Dans ce sens, la guerre reste sur un armistice et ne se termine pas par la paix, la propagande non plus. Bien que, évidemment, dans le *Bulletin d'études* des textes sur l'organisation de la paix se substituent aux articles pour motiver le combat armé, le ton guerrier reste le même. En effet, puisque la guerre est présentée dès le début comme une défense légitime et nécessaire pour rétablir la paix, le militarisme et le pacifisme s'équivalent. Ainsi, le Comité Michelet déclare dans le premier numéro de son *Bulletin d'études* : « Nous prétendons que la grandeur de la France importe à l'émancipation et au bonheur de l'humanité, au progrès de la civilisation. Si nous voulons entretenir plus rayonnant que jamais notre foyer national, c'est pour qu'après les ténèbres de la barbarie germanique, il éclaire toujours de sa lumière bienfaisante et chaude

68 Victor HUGO, « Lettre aux Français », in *Ibid.*, *Œuvres complètes. Politique*, Jacques SEEBACHER, Guy ROSA et le Groupe Hugo – Université de Paris VII-Jussieu (éd.), Paris, Laffont, 2002, p. 731. Les deux citations se trouvent sur toutes les couvertures du *Bulletin d'études*.

69 « Extrait des statuts », *Comité Michelet. Bulletin d'études historiques et politiques*, 3, n° 1, octobre 1916, envers de la couverture.

70 H. HAUSER, « Michelet et le bolchevisme » ..., *op. cit.*

71 John HORNE, « « Propagande » et « vérité » dans la Grande Guerre », in Christophe PROCHASSON et Anne RASMUSSEN (éd.), *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, coll. « L'espace de l'histoire », 2004, p. 76-95.



Image 16 : Couverture du *Bulletin d'études historiques et politiques* du Comité Michelet avec les deux épigraphes de Michelet et Hugo, 1^{re} année, n° 1, octobre 1914.

le monde tout entier ».⁷² Ce sont exactement ces mêmes déclarations qui sont faites en 1919 et après.

Comment, enfin, un partisan de l'empire est-il arrivé à emprunter le nom d'un historien romantique et républicain pour cette entreprise ? Driault interprète bien sûr Michelet en premier lieu comme l'historien national par excellence. Puis, il le dépeint comme celui qui conçoit une histoire de France intégrale, où les ruptures s'intègrent au fond toujours dans la continuité nationale. Michelet représente pour Driault l'Union sacrée dans le domaine historique : « Il y a, hélas ! des Français qui n'aiment la France que sous réserves. Les uns voudraient arrêter son histoire à la date de 1789 et ont gardé tout leur amour pour l'ancien régime royal. Les autres ne la veulent commencer qu'à 1789 et

72 Édouard DRIAULT, « Appel à tous les Français », *Comité Michelet. Bulletin d'études historiques et politiques*, 1, n° 1, octobre 1914, p. 1.

considèrent les temps antérieurs comme une époque de ténèbres, de misère, d'horrible tyrannie. [...] Michelet savait apprécier la noble beauté de nos cathédrales gothiques. Michelet a écrit le plus beau livre que nous ayons sur Jeanne d'Arc. Michelet a exprimé, comme s'il les avait éprouvées lui-même, les puissantes émotions patriotiques et révolutionnaires des grandes années 1789-1795. Michelet a connu et aimé toute la France ; il a conçu la France, lui le premier, comme une haute personne morale. [...] Michelet a été littéralement le prophète de l'humanité qui sort des épreuves de la grande guerre. Le Comité Michelet n'a pas d'autre ambition que d'être en tous points son fervent disciple ».73 Cette lecture de Michelet escamote son dénigrement progressif du moyen âge, son aversion des rois absolus et surtout son opposition au règne des Napoléons. Mais elle ne diffère au fond pas de celle de Lavis, ni même de celle qui dominait le centenaire de l'historien en 1898, d'où il ressortait aussi comme l'historien de l'unité nationale. L'accaparement du Michelet-historien national pour des raisons politiques n'ayant plus rien de neuf, il n'est pas surprenant qu'il est invoqué aussi quand l'histoire devient un arme de guerre. Certes, cela implique un appauvrissement de son héritage, un anéantissement de la complexité de son œuvre. Mais, comme ce sont toutefois des textes originaux et des citations correctes de Michelet qu'on emploie, cela montre aussi l'extensibilité des possibilités de leur interprétation. Ainsi, sous la pression de la guerre et l'exacerbation du discours politique et historique sur la nation qu'elle amène, un aspect jusque-là peu exploré du potentiel de malléabilité inhérent à la polysémie de l'œuvre de Michelet est actualisé.

La dénomination du Comité Michelet confirme, d'un côté, le prestige de Michelet comme avatar de la république officielle et de l'histoire professionnelle. De l'autre néanmoins, elle nuit à la réputation de l'historien aux yeux de critiques du régime et sa politique de guerre. La complicité de nombreux historiens méthodiques à la propagande de guerre discrédite inéluctablement leur prestige social et politique déjà détérioré par les critiques des durkheimiens et des maurrassiens avant la guerre. Au fur et à mesure que ce consensus républicain se scinde à cause des forces centrifuges de la droite et de la gauche de plus en plus intransigeantes, l'équilibre, que les historiens entre acquiescement implicite du régime et impartialité déclarée ont essayé de maintenir longtemps en place, est mis sous tension. De l'extérieur, ils sont contestés par des discours historiques concurrentiels. De l'intérieur, leur discipline est en proie à une politisation progressive. Les vicissitudes de la réputation de Michelet en sont le reflet : tandis que la droite antirépublicaine l'a déjà remplacé en tant qu'historien consacré par Fustel de Coulanges avant la guerre, c'est au tour des historiens de

73 « Le programme du comité Michelet pour sa 6^e année (1919-1920) », *Comité Michelet. Bulletin d'études historiques et politiques*, 5, n° 12, septembre 1919, p. 353-354.

la gauche socialiste de tirer à boulets rouges sur lui après 1918. Le socialisme et la nouvelle droite mettent alors à nu les limites du consensus par recouplement que Michelet est censé représenter. Les attaques de la discipline historique par les représentants de la droite ont été discutées au chapitre précédent. Deux critiques d'autres provenances politiques et leurs répercussions sur le personnage de Michelet seront maintenant examinées. Ensuite, le chapitre suivant montrera comment les historiens trouveront dans les années 1930 une issue aux tensions par une réaffirmation de leur position dans le champ intellectuel républicain.

L'histoire révolutionnaire et le socialisme

En tant que domaine privilégié de la politisation, l'étude de l'histoire révolutionnaire redevient la cible des critiques au début du xx^e siècle. À ce moment-là, l'autorité intellectuelle d'Alphonse Aulard, qui avait érigé la Révolution en sujet d'étude professionnelle, commence à faiblir manifestement sous l'influence d'un contexte politique qui change et provoque une reconsidération de cet épisode historique. Le public attend une nouvelle synthèse sur le sujet et une autre interprétation à la hauteur de l'époque, ce qu'Aulard, qui d'ailleurs publie surtout des recueils de sources, offre seulement en partie dans son *Histoire politique de la Révolution française*. C'est finalement de l'extérieur de la discipline par le leader socialiste Jean Jaurès que cette attente sera complétée. Son *Histoire socialiste de la Révolution française* sera grandement reconnu par le grand public

de sorte qu'elle deviendra l'histoire révolutionnaire la plus populaire chez le lectorat de la gauche socialiste, au détriment de celle de Louis Blanc et les historiens professionnels. Elle est absorbée par la discipline après la guerre par Albert Mathiez, nouveau chef de file de l'histoire universitaire de la Révolution. Cela n'empêche que l'évaluation que donnent Jaurès et Mathiez de Michelet diffère grandement, reflétant l'éloignement progressif du socialisme de l'idéologie républicano-nationale sous l'influence des événements des années 1914-1919. Si Jaurès continue à considérer l'*Histoire de la Révolution française* de Michelet comme un classique incontournable dans le domaine, Mathiez va ouvrir le chemin d'une critique à ses prédécesseurs qui passe par un rejet de celui-ci. De façon tout à fait involontaire, cette deuxième prise de position à l'égard de l'historien romantique des trois postures qu'on discerne dans le cadre de ce chapitre est au fond une reprise à gauche de ce que les auteurs de l'Action française ont développé à droite.

L'initiative de la vaste entreprise de l'*Histoire socialiste de la Révolution française* venait de Jules Rouff, l'éditeur socialiste qui, par ses publications à bas prix, veut éclairer le peuple. Après avoir fait paraître des éditions illustrées de Michelet et de Victor Hugo en livraisons bi-hebdomadaires sur papier journal,

il commande, l'été 1898, à Jaurès une histoire de la France contemporaine.⁷⁴ La commande arrive juste après l'échec du leader socialiste aux élections, à un moment de réorientation intellectuelle, mais pour exécuter ce projet, Jaurès peut puiser dans la documentation sur la Révolution qu'il a accumulée de longue date. Il assure lui-même les parties sur la Révolution jusqu'à la chute de Robespierre qui paraissent de 1901 à 1908 à un sou la livraison, laissant les tomes sur la période ultérieure à des collaborateurs.⁷⁵ Le choix de l'auteur et le titre de l'ouvrage sont sans doute quelque peu provocateurs.⁷⁶ Qu'est-ce qu'au juste une « histoire socialiste » ? S'agit-il tout simplement d'une légitimation historique du socialisme politique, d'une histoire militante ? Ou s'agit-il d'une interprétation selon la philosophie marxiste de l'histoire ? *L'Histoire socialiste de la Révolution française*, ouvrage très recherché avec sa prédominance pour les aspects sociaux et économiques, a pourtant vite convaincu.⁷⁷ Elle doit certainement beaucoup à la philosophie marxiste de l'histoire, mais le matérialisme historique est loin d'être sa seule source d'inspiration.

En effet, le socialisme se construit, chez Jaurès, sur un socle de républicanisme solide.⁷⁸ Pour lui, le socialisme ne peut qu'être réalisé dans le cadre de la république, et, à l'inverse, la république ne peut se réaliser pleinement qu'en devenant socialiste. Élève de l'École normale supérieure de 1878 à 1881, avec Monod comme professeur, Jaurès a été un témoin privilégié de l'avènement de la république. Mais surtout, il a assuré divers courts mandats sous l'aile du parti radical avant son élection comme député socialiste de Carmaux en janvier 1893. Par cette affiliation radicale, c'est un familier de la pensée républicaine fortement inspirée par Michelet et Hugo qui lui tiendront à cœur tout le reste de sa vie. Ainsi, sans le nommer, la pensée de Michelet perce dans un texte qu'il publie le jour du centenaire de la prise de la Bastille dans la *Dépêche de Toulouse* sous

74 Sur son édition en fascicules de Michelet, voir le chapitre 3.

75 Sur Jaurès historien : Bruno ANTONINI, « Jaurès historien de l'avenir. Gestation philosophique d'une « méthode socialiste » dans *L'Histoire socialiste de la Révolution française* », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 337, 2004, p. 117-142 ; Jacques GODECHOT, *Un jury pour la Révolution*, Paris, R. Laffont, 1974, p. 231-282 ; Madeleine REBÉRIOUX, « Jaurès historien de la Révolution française », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 184, 1966, p. 171-195 ; Albert SOBOUL, « Note de l'éditeur », in Jean JAURÈS, *Histoire socialiste de la Révolution française. 1. La constituante*, Albert SOBOUL (éd.), Paris, Éditions sociales, 1968, p. 55-57.

76 Aulard se plaint, par exemple, dans un compte rendu du reste assez élogieux, du « pédantisme et [l']étroitesse du titre » : Alphonse AULARD, « M. Jaurès, historien de la Révolution », *La Révolution française*, n° 43, 1902, p. 290.

77 Voir par exemple le compte rendu élogieux de Gabriel MONOD, « Bulletin historique », *Revue historique*, n° 78, 1902, p. 354-356.

78 La biographie la plus récente et sans doute la plus complète de Jaurès est : Gilles CANDAR et Vincent DUCLERT, *Jean Jaurès*, Paris, Fayard, 2014.

le titre « La jeunesse pensante et le peuple ». ⁷⁹ Dans ce texte à la fois contre le boulangisme et qui célèbre la Révolution, Jaurès rappelle au peuple sa mission historique : réaliser la république. Mais pour que le peuple puisse se montrer à la hauteur de sa mission, Jaurès fait un appel à la « jeunesse pensante » pour l'éduquer. Il attribue ainsi aux étudiants une même position de médiateur que Michelet leur avait donnée : « Alors, la jeunesse pensante pourra communiquer au peuple tout ce qu'elle porte en elle, et elle aura cette joie sublime d'amener tous les hommes à la plénitude de l'humanité ». ⁸⁰ Même si Jaurès dans d'autres textes de la même année développe déjà ses idées sur la lutte des classes entre la bourgeoisie et ce qu'il appelle encore le plus souvent « le peuple » mais parfois aussi « le prolétariat », il croit toujours que cette lutte pourra se terminer par la médiation de la jeunesse. Il est frappant que, pour conjurer le danger du boulangisme, il formule au fond les mêmes idées que celles que Lavis propose dix ans plus tard pour éviter le socialisme dont entre-temps Jaurès est devenu un porte-drapeau.

Jaurès teste davantage les possibilités de malléabilité de l'héritage micheletien dans *l'Histoire socialiste de la Révolution française*, où il cherche à combiner Michelet et Marx. Dans ce livre, Jaurès adhère à la philosophie marxiste de l'histoire en avançant comme explication principale de la Révolution le pouvoir économique de la bourgeoisie naissante. ⁸¹ Il démontre que le pays avait connu une croissance économique et industrielle séculaire que la baisse économique précédant immédiatement la Révolution n'annulait pas et qui avait érigé la bourgeoisie en classe dominante au détriment de la noblesse. Plus qu'une révolte du peuple contre ses oppresseurs, la Révolution est par conséquent une prise de pouvoir politique par la classe qui avait déjà le pouvoir économique. Cette interprétation implique une correction de Michelet, qui, lui, considère la Révolution comme la conséquence de la misère économique du peuple à la fin des années 1780. Mais elle sert surtout à Jaurès à réfuter Taine, point de mire de chaque historien de la Révolution se situant à gauche, qui rejetait la situation économique pour avancer une explication purement idéaliste. Or, Jaurès n'échange pas tout simplement l'idéalisme de Taine pour le matérialisme de Marx, en attribuant une autonomie considérable aux développements intellectuels, des phénomènes de « superstructure » qui pour Marx dépendent de la situation économique. Selon Jaurès, l'intellect humain peut anticiper les développements économiques

79 Jean JAURÈS, « La jeunesse pensante et le peuple », in *Ibid.*, *Œuvres de Jean Jaurès*, III. *Études socialistes, 1. 1888-1897*, Max BONNAFOUS (éd.), Paris, Rieder, 1931, p. 25-27, à l'origine in *La Dépêche de Toulouse*, 14 juillet 1889.

80 *Ibid.*, p. 27.

81 B. ANTONINI, « Jaurès historien de l'avenir »..., *op. cit.* ; M. REBÉRIOUX, « Jaurès historien de la Révolution française »..., *op. cit.* ; Mona OZOUF, « Jaurès », in François FURET et Mona OZOUF (éd.), *Dictionnaire critique de la Révolution française*, Paris, Flammarion, 1988, p. 998-1007.

et sociaux. Par conséquent, la conscience politique peut être en avance sur la situation économique, car « l'esprit de l'homme s'appuie sur le système social pour le dépasser et lui résister ». ⁸² Ainsi, les idées marxistes sur la lutte des classes sont chez Jaurès toujours contrebalancées par une foi profonde en la tradition républicaine et son volontarisme politique. C'est pourquoi il place son livre sous le double patronage de Marx, le matérialiste, et de Michelet, le mystique, mentionnant les *Vies* de Plutarque comme troisième source inspiratrice dont il veut reproduire la valeur éducatrice pour la vie politique. ⁸³

Malgré son adhésion à l'œuvre de Marx, il ne réprovoque donc jamais celle de Michelet. Son *Histoire socialiste* étant en effet un dialogue ininterrompu avec Michelet et Louis Blanc, il essaie plutôt d'insérer l'esprit michelétien dans une interprétation marxienne de l'histoire, témoin aussi l'article qu'il publie dans *La Petite République* à l'occasion du centenaire de la naissance de Michelet. ⁸⁴ Jaurès y fait l'éloge non seulement du patriotisme de l'historien commémoré patriotisme qui impliquait en même temps un amour pour l'humanité entière comme le précise l'auteur — mais aussi de sa philosophie de l'histoire. Si Michelet, selon sa parole dans la préface à *l'Histoire de France* de 1869, avait voulu écrire une histoire à la fois « matérielle » et « spirituelle », son histoire socialiste est pour Jaurès la réalisation ultime de ce programme. ⁸⁵ Jaurès argumente que l'unité mystique, à laquelle selon Michelet aspire l'humanité, requiert d'abord que soit vidé le conflit matériel de la société. Tout effort pour réaliser cette unité devrait donc aller de pair avec une analyse rigoureuse des conditions historiques matérielles de la société. C'est un programme que Michelet avait esquissé, qu'il n'avait au final pas accompli lui-même, mais que le socialisme accomplira : « Après l'œuvre de Marx, le problème, timidement posé par l'œuvre de Michelet, se dresse plus pressant que jamais devant nous. Comment concilier l'aspiration idéale vers la justice, et le déterminisme profond des phénomènes économiques ? Cette conciliation, on ne peut même en essayer la théorie dans un article. Mais en fait, le socialisme est la conciliation vivante des deux grandes forces, la force mystique et la force économique qui se disputent dans l'œuvre de Michelet l'histoire humaine ». ⁸⁶

Deux raisons expliquent selon Jaurès pourquoi Michelet n'a pas réalisé son projet. D'abord, les défauts de son analyse historique et économique : à

82 J. JAURÈS, *Histoire socialiste de la Révolution française. 1 ...*, *op. cit.*, p. 66.

83 *Ibid.*

84 Jean JAURÈS, « Michelet et le socialisme », in *Ibid.*, *Œuvres de Jean Jaurès, VI. Études socialistes, II. 1897-1901*, Max BONNAFOUS (éd.) Paris, Rieder, 1933, p. 66-70, à l'origine in *La Petite République*, 16 juillet 1898.

85 Jules MICHELET, « Préface de 1869 », in *Ibid.*, *Œuvres complètes, 4*, Paul VIALLANEIX et Robert CASANOVA (éd.), Paris, Flammarion, 1974, p. 13.

86 J. JAURÈS, « Michelet et le socialisme » ..., *op. cit.*, 69-70.

plusieurs reprises Jaurès corrige Michelet par une documentation plus fouillée et critique.⁸⁷ De même, il épluche le catalogue de la Bibliothèque nationale et consulte Monod pour repérer si Michelet a pu avoir oui ou non accès à certaines sources.⁸⁸ De façon plus fondamentale cependant, c'est que Michelet a cru, toujours selon Jaurès, que la Grande Révolution était un « fait définitif », réalisant l'unification du peuple.⁸⁹ L'historien socialiste n'y voit, par contre, que l'inauguration d'une phase nouvelle dans la lutte des classes. C'est pourquoi il préfère le plus souvent le vocabulaire marxienne de « bourgeoisie » et « prolétariat » au lieu du terme michelétien « peuple » : non seulement le mot « peuple » n'est pas suffisamment précis pour lui ; il est aussi trop réconciliateur, occultant l'antagonisme des classes en postulant une homogénéité imaginaire. Or cela ne veut pas dire qu'on peut réduire la Révolution à cet antagonisme économique : elle le transcende aussi, annonçant par cela l'unification tant désirée. C'est le mysticisme michelétien qui le révèle, éclairant l'analyse socio-économique avec une perspective prometteuse de l'avenir. Calqué sur Michelet, Jaurès dépeint le mouvement des fédérations de 1790 comme un tourbillon spontané et unificateur dans lequel les clivages de la société sont comblés. Mais il remarque aussi que cette unité mystique existait seulement tant que ce mouvement fédératif durait, puisqu'elle ne pouvait pas persister sous les conditions économiques existantes : « Admirable mouvement et qui n'aura son terme que lorsque, en une Révolution plus profonde à la fois et plus ample, ce sont toutes les nations de la terre qui entreront dans le grand tourbillon d'unité et de paix, et qui formeront la fédération humaine ! Heureux le prolétariat qui a la mission sacrée de préparer cette grande œuvre ! »⁹⁰ La Révolution était une révélation pour Jaurès, comme elle l'avait été pour Michelet. Sauf que, pour Jaurès, l'enthousiasme unificateur n'était qu'une lueur de l'avenir, tandis que pour Michelet, il avait été l'essence même de l'événement.

Par l'entremise de Mathiez, l'*Histoire socialiste de la Révolution française* a eu un retentissement considérable sur la profession historique. Entre 1922 et 1924, Mathiez en fait même une réédition commentée.⁹¹ Proche de Jaurès en matière politique, il trouve dans l'œuvre du leader socialiste une interprétation

87 Par exemple : il renvoie dos-à-dos Michelet et Louis Blanc pour avoir sous-estimé à quel point la féodalité subsiste dans le système économique après son abolition formelle : Jean JAURÈS, *Histoire socialiste de la Révolution française. 2. La législative*, Albert SOBOUL (éd.), Paris, Éditions sociales, 1983, p. 14.

88 Jean JAURÈS, *Histoire socialiste de la Révolution française. 3. La République*, Albert SOBOUL (éd.), Paris, Éditions sociales, 1989, p. 468-469.

89 J. JAURÈS, *Histoire socialiste de la Révolution française. 1 ... , op cit.*, p. 61.

90 *Ibid.*, p. 827.

91 Jean JAURÈS, *Histoire socialiste de la Révolution française*, 8 vols., Albert MATHIEZ (éd.), Paris, Éditions de la Librairie de l'humanité, 1922-1924.

de la Révolution et de ses acteurs principaux qu'il juge plus correcte et plus à la hauteur de la situation contemporaine que celle de son maître Aulard.⁹² Pourtant, il avait débuté dans le sillage d'Aulard avec des thèses sur les cultes révolutionnaires. Celui-ci avait beaucoup stimulé son élève en lui offrant des possibilités de publier ses travaux et en patronnant sa carrière. Mais dès 1907 Mathiez sent un désir grandissant de s'émanciper du maître sorbonnard qui exerçait un quasi-monopole sur l'histoire universitaire de la Révolution, même si, ce faisant, il met en jeu ses chances de lui succéder sur cette chaire prestigieuse.⁹³ Dès lors, il présente une foule de publications – le destinataire ne daigne même pas y répondre – s'opposant soit directement aux thèses d'Aulard, soit aux idées politiques et méthodologiques à la base de celles-ci. Il compose par exemple sa propre réfutation de Taine, pour surpasser celle d'Aulard.⁹⁴ La menace la plus sévère de l'autorité d'Aulard vient cependant des institutions scientifiques que Mathiez établit pour concurrencer celles dominées par son ancien maître. À côté de la revue *La Révolution française*, il lance en 1907 les *Annales révolutionnaires*, devenues en 1924 les *Annales historiques de la Révolution française*. Et contre la Société de l'histoire de la Révolution française dirigée par Aulard, il s'engage dans la Société des études robespierristes, dont il devient bientôt le président. Après la mort d'Aulard en 1922, Mathiez échoue à lui succéder. En 1926, il entre toutefois à la Sorbonne par la petite porte, d'abord comme suppléant de Philippe Sagnac, nouveau détenteur de la chaire d'histoire révolutionnaire, ensuite comme chargé d'un cours spécial. Ainsi, il est dans la pratique le nouveau chef de la filière des études révolutionnaires, pour laquelle il prône l'*Histoire socialiste* de Jaurès comme ouvrage fondamental. Or, contrairement à Jaurès, sa réécriture socialiste de la Révolution le conduit à rejeter non seulement l'héritage d'Aulard, mais aussi celui de Michelet.

La lutte que mène Mathiez contre Aulard prend la forme d'une reprise du conflit historique entre Danton et Robespierre. Contre le « dantonisme » d'Aulard, Mathiez réhabilite Robespierre. Pour cela, il s'appuie largement sur Jaurès. Faisant délibérément écho à Michelet qui avait écrit qu'il siègerait « entre Cambon et Carnot », Jaurès déclare à propos de la situation politique en été 1793 : « [J]e suis avec Robespierre, et c'est à côté de lui que je vais m'asseoir aux Jaco-

92 Sur Mathiez : James FRIGUGLIETTI, *Albert Mathiez. Historien révolutionnaire, 1874-1932*, Paris, Société des études robespierristes, coll. « Bibliothèque d'histoire révolutionnaire », 1974 ; Florence GAUTHIER, « Albert Mathiez, historien de la Révolution française. Le métier d'historien face aux manipulations de l'histoire », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 353, 2008, p. 95-112 ; J. GODECHOT, *Un jury pour la Révolution...*, *op. cit.*, p. 285-349.

93 James FRIGUGLIETTI, « La querelle Mathiez – Aulard et les origines de la Société des Études robespierristes », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 353, 2008, p. 63-94.

94 Albert MATHIEZ, « Taine historien », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 8-4, 1906, p. 257-284.

bins », citation qui ne doit pas être interprétée comme une adhésion sans réserve, car Jaurès était un penseur trop nuancé et un homme politique trop réaliste pour ne pas voir les défauts de l'Incorruptible.⁹⁵ Néanmoins, Mathiez a raison de souligner que Robespierre se tire mieux d'affaire dans l'*Histoire socialiste* que dans les publications d'historiens républicains allant de Michelet à Aulard. C'est que, sans se tourner pour autant contre Danton, Jaurès lavait Robespierre de l'accusation thermidorienne d'avoir voulu instaurer une dictature permanente, une accusation reprise par les républicains opportunistes et radicaux.⁹⁶ Pour Jaurès par contre, Robespierre était surtout un démocrate voulant sauver la Révolution et la faire aboutir à une révolution sociale ; la terreur qui en découle était un mal rendu inévitable par les circonstances. Mathiez radicalise à son tour cette interprétation socialiste de la terreur et de Robespierre, la faisant en plus entrer à l'Université.⁹⁷ Surtout après la Révolution bolchevique, Robespierre devient pour lui l'incarnation de la Révolution elle-même, la victime innocente des forces anti-révolutionnaires qui avaient pris le dessus le 9 Thermidor pour être vaincues seulement en 1917.

Sa condamnation d'Aulard est politique autant qu'historienne, celui-ci représentant également pour lui une approche bien établie mais insuffisante de l'histoire et un statu quo politique qu'il juge dépassé et nuisible à la société. Il s'indigne des radicaux, Clemenceau en tête, le « premier flic de France » qui n'a guère d'autre réponse aux grèves de 1906 que la répression. Leur politique conservatrice n'offre aucune solution aux problèmes réels de la classe ouvrière, selon Mathiez, et elle renonce aux idéaux émancipateurs de la république pour protéger la position des élites politiques et économiques. Avec la guerre, il intensifie encore son opposition à la politique dominante, puisqu'il soupçonne l'essor du nationalisme qu'elle engendre. Après la guerre, Mathiez résiste avec véhémence au Bloc national, qu'il accuse d'avoir fait bon ton un nationalisme étroit qui auparavant avait été la particularité des catholiques et des anti-dreyfusards. Dans la prolongation de l'Union sacrée sous les gouvernements du Bloc national et des radicaux des années 1920 et la marginalisation des socialistes qui y correspond il voit une trahison de la tradition révolutionnaire de la France. C'est pourquoi, enthousiasmé par la Révolution russe, il considère dé-

95 Jean JAURÈS, *Histoire socialiste de la Révolution française. 6. Le gouvernement révolutionnaire*, Albert SOBOUL (éd.), Paris, Éditions sociales, 1989, p. 202-203. Cfr. Jules MICHELET, *Histoire de la Révolution française*, II, Gérard WALTER (éd.) Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, p. 347.

96 J. JAURÈS, *Histoire socialiste de la Révolution française. 6 ...*, *op. cit.*, p. 300-304.

97 François CROUZET, « French Historians and Robespierre », in Colin HAYDON et William DOYLE (éd.), *Robespierre*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, p. 266-269 ; François FURET, « Histoire universitaire de la Révolution », in F. FURET et M. OZOUF (éd.), *Dictionnaire critique de la Révolution française...*, *op. cit.*, p. 979-997.

sormais la nouvelle Russie communiste comme la seule continuation digne de la Révolution française. Au lieu de conserver le pouvoir existant en la légitimant par une histoire qui vante l'impartialité, Mathiez assigne à l'étude scientifique de la Révolution la mission de fournir une justification intellectuelle du socialisme.

Pour condamner le « dantonisme » de l'histoire révolutionnaire « officielle » et des élites de la Troisième République, il suffit à Mathiez de mettre en évidence la vénalité pour laquelle Danton avait été condamné en 1794 et qui, selon lui, aurait été transmise à ses adeptes ultérieurs.⁹⁸ Pour appuyer cette dernière accusation, Mathiez fait la généalogie du « dantonisme », retraçant les interventions de la famille Danton, du docteur Robinet et d'Auguste Comte pour revaloriser le « Mirabeau de la populace ». ⁹⁹ En montrant les intérêts personnels derrière l'image officielle de Danton, Mathiez accuse de corruption les historiens qui ont construit cette image officielle. Michelet, en tant que grande autorité de l'histoire « officielle », est la victime collatérale de cette campagne. Tandis que Jaurès avait fait appel à Michelet à côté de Marx, Mathiez ne garde finalement que l'héritage de Marx, estimant l'attitude conciliatrice de Michelet face aux différends sociaux incompatible avec le socialisme. Au fur et à mesure que Mathiez glisse vers l'extrême-gauche, il parvient à répudier l'historien romantique. En 1916, il essaie encore de le sauver en affirmant que ceux qui ont voulu faire de Michelet un membre du camp dantoniste ont été des « simplistes » qui prennent à tort son anti-robepierrisme pour une adhésion à Danton.¹⁰⁰ Or, après la guerre, quand Mathiez se rapproche du communisme, il n'épargne plus Michelet.

Dans sa conférence célèbre de 1920 à l'École des hautes études sociales sous le titre « Pourquoi nous sommes robepierristes ? », il proclame de façon définitive les raisons de son dévouement à l'Incorruptible.¹⁰¹ Le texte est un plaidoyer pour la révolution sociale et pour une démocratie qui ne serait pas souillée par les « vices du parlementarisme », le militarisme et le « despotisme du gouvernement ». ¹⁰² Mathiez y présente un Robespierre seul vrai héritier de

98 Mathiez utilise fréquemment la qualification « histoire officielle », par exemple dans : Albert MATHIEZ, *Danton et la paix*, Paris, La renaissance du livre, 1919, p. V.

99 Albert MATHIEZ, « La fortune de Danton », *Annales révolutionnaires*, 5-4, 1912, p. 453-477 ; *Ibid.*, « Sur la formation de la légende dantonienne (documents inédits) », *Revue historique*, n° 122, 1916, p. 301-321. Argumentaire repris plusieurs fois, entre autres dans : A. MATHIEZ, *Danton et la paix...*, *op. cit.*

100 A. MATHIEZ, « Sur la formation de la légende dantonienne (documents inédits) »..., *op. cit.*, p. 321.

101 Albert MATHIEZ, « Pourquoi nous sommes robepierristes ? », in *Ibid.*, *Robespierre terroriste*, Paris, La renaissance du livre, 1921, p. 169-191. Cette lecture est aujourd'hui encore le manifeste de la Société des études robepierristes.

102 A. MATHIEZ, « Pourquoi nous sommes robepierristes ? », in *Ibid.*, *Robespierre terroriste...*, *op. cit.*, p. 178 et 182-183.

Jean-Jacques. En prônant que Robespierre « aurait voulu, lui, que la politique fût une morale en action », il dénonce en passant la politique contemporaine.¹⁰³ Et contrairement à son article de 1916, il traite maintenant Michelet tout bonnement de dantoniste qui se serait laissé enjôler par la famille de Danton.¹⁰⁴ Mais surtout, il accuse Michelet — qui, lui, avait reproché à Robespierre son cléricisme converti en prêtrise révolutionnaire — d'« hébertisme réchauffé », de complicité sans-culotte.¹⁰⁵ Michelet est donc à la fois trop radical et pas assez radical pour Mathiez, trop populiste et pas assez démocrate.

À côté de l'accusation d'anti-robepierrisme, Mathiez invoque encore une autre raison, plus importante même, pour réprover Michelet. En s'opposant avec vigueur à la « Chambre bleu horizon » dominée par le Bloc national, Mathiez affermit l'internationalisme qu'il avait propagé déjà avant la guerre. Et comme il ne sépare plus Michelet des dantonistes, il ne le disculpe pas de l'usage qu'on a fait de lui dans la propagande nationale. Selon Mathiez, la propagande de guerre a plutôt démontré le potentiel nationaliste de l'historien romantique, caché jusque-là sous le masque sympathique de républicanisme et d'engagement social. « C'est précisément par là que Michelet est périmé », remarque ainsi Mathiez dans un compte-rendu d'un ouvrage sur lui : « Son nationalisme enfantin, son anglophobie irraisonnée ne sont plus de notre temps. [...] Les gens qui lisaient et admiraient Michelet appartenaient à une élite. Leurs fils et petit-fils sont aujourd'hui parmi les réactionnaires les plus ardents ».¹⁰⁶ Ces réactionnaires, ce sont pour lui en premier lieu « le fougueux bonapartiste Édouard Driault » et ses collègues du Comité Michelet.¹⁰⁷ Quand il commente la publication de la biographie de Monod, Mathiez déclare que, le père de l'histoire étant enfin déguisé, le peuple « ne lit plus Michelet, qu'il ne comprend plus. Ce n'est pas le livre de M. Monod qui lui rendra sa popularité perdue ».¹⁰⁸ Et, pour Mathiez, cela est plutôt une bonne chose.

Après que l'Action française avait déjà banni Michelet avant la Première Guerre mondiale, Mathiez se défait, au nom de l'extrême gauche, de son héritage accaparé par la propagande nationale. Grâce à son intervention, l'histoire universitaire de la Révolution devient une histoire socialiste. Malgré leurs différences évidentes, ces deux tendances critiques ont en commun que leur rejet de la politique et de l'historiographie existante s'articule autour du personnage

¹⁰³ *Ibid.*, p. 186.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 173.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 171.

¹⁰⁶ Albert MATHIEZ, « Compte rendu de : Alfred Chabaud, *Jules Michelet, son œuvre, portrait et autographes* », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 38, 1930, p. 200.

¹⁰⁷ *Ibid.*

¹⁰⁸ Albert MATHIEZ, « Compte rendu de : Gabriel Monod, *La vie et la pensée de Jules Michelet* », *Annales révolutionnaires*, 15-6, 1923, p. 523.

de Michelet. Ceci peut être interprété comme un signe a contrario de son appropriation réussie comme avatar de la Troisième République. Même si Mathiez n'obtient jamais la chaire d'histoire révolutionnaire, il est certainement l'historien de la Révolution qui a le plus influencé les chercheurs des générations suivantes et un vulgate d'histoire jacobine-marxiste va remplacer le canon de la république opportuniste et radicale.¹⁰⁹ Rien de plus logique si les historiens de la Révolution en aient une fois pour toutes terminé avec l'autorité morale de Michelet. Il serait ainsi devenu l'historien du passé que Mathiez voyait en lui. Et pourtant, Mathiez n'a pu empêcher que ses successeurs se montrent attachés à l'historien romantique. Leur défi consiste alors à sauver Michelet dans le cadre d'une historiographie socialiste et robespierriste.

Charles Péguy, critique de l'école méthodique

À la veille de la Première Guerre mondiale, il y a encore une autre stratégie, à côté de celles de l'extrême droite et de l'extrême gauche, pour critiquer le statu quo politique et historiographique. Au lieu de répudier le régime existant ou l'histoire méthodique en rejetant Michelet, Péguy fait appel à lui dans une même lutte contre le régime. Il dégage ainsi le potentiel critique de Michelet, montrant que celui-ci ne peut pas être totalement assimilé à une représentation de lui créée par les autorités de la Troisième République. Les lectures républicaines-opportunistes, républicaines-radicales ou républicaines-nationales de son œuvre étant toujours partielles, il reste possible d'y opposer une lecture différente, subversive. Ce sera la troisième prise de position à l'égard de l'héritage michelétien annoncée en tête de ce chapitre.

Au seuil du XX^e siècle, Péguy est l'auteur qui a dédié la partie la plus grande de son œuvre à la philosophie de l'histoire.¹¹⁰ En 1909, il s'inscrit même à la Sorbonne pour faire une thèse de doctorat intitulée *De la situation faite à l'his-*

109 Pour le terme « vulgate » : F. FURET, « Histoire universitaire de la Révolution » ..., *op. cit.*, p. 983. Voir aussi le chapitre 8.

110 La philosophie de l'histoire de Péguy a été l'objet d'études assez rares : François BÉDARIDA, « Histoire et mémoire chez Péguy », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 73, 2002, p. 100-110 ; Françoise GERBOD, « Péguy, philosophe de l'histoire », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 1, 2002, p. 9-34 ; Jérôme GRÉVY, « Charles Péguy, poète et épistémologue de l'histoire et de la politique », *Mémoire(s), identité(s), marginalité(s) dans le monde occidental contemporain. Cahiers du MIMMOC*, 9, 2013, <http://mimmoc.revues.org/1011> (consulté le 16 août 2016) ; François HARTOG, « Charles Péguy. Le jugement historique. Présentation », in *Ibid.* et Jacques REVEL (éd.), *Les usages politiques du passé*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2001, p. 171-176 ; Jean ONIMUS, *Péguy et le mystère de l'histoire*, Paris, 1958 ; Glenn H. ROE, « Contre Taine et Renan. Charles Péguy and the Metaphysics of Modern History », *French Forum*, 34-2, 2009, p. 17-37. Voir en général sur Péguy : Robert BURAC, *Charles Péguy. La révolution et la grâce*, Paris, Laffont, 1994.

toire dans la philosophie générale du monde moderne, travail qui reste à l'état de notes éparses.¹¹¹ Critique acerbe des historiens méthodiques, il a indubitablement contribué à vilipender leur renommée dans l'histoire de l'historiographie depuis. Lucien Febvre, par exemple, dont les attaques contre Charles Seignobos seront traitées plus loin, est un de ses ardents lecteurs.¹¹² La virulence des diatribes pégyennes souvent très blessantes au niveau personnel n'incite cependant pas à prendre au sérieux sa pensée de l'histoire, la faisant vite tomber dans un oubli aussi généralisé que les historiens victimes de sa plume. Cela n'empêche que les jalons posés par lui, pour réinterpréter Michelet à l'encontre de son appropriation par l'histoire méthodique et le républicanisme officiel, sont demeurés déterminants pour des historiens novateurs de l'entre-deux-guerres.

Normalien de 1894 à 1897 et élève de Monod, Péguy publie en 1897 sa première œuvre, une pièce de théâtre sur Jeanne d'Arc amplement documentée avec des sources historiques.¹¹³ Il s'engage avec passion comme dreyfusard, signant les pétitions dans *L'Aurore* pour la révision du procès de Dreyfus et s'engageant dans le corps de gardiens pour la protection de professeurs dreyfusards attaqués. Anticlérical fervent et indigné par l'injustice sociale, il rallie la cause socialiste de Jaurès. Or quand Jaurès, après l'effervescence de 1898, tente de rassembler les socialistes et de les institutionnaliser en parti politique, Péguy prend ses distances avec lui. Son tempérament militant et quelque peu anarchiste s'accorde mal avec la discipline exigée pour que le socialisme étende son influence sur la politique officielle. Il accuse ses anciens frères d'armes d'avoir abandonné l'idéalisme pour se laisser séduire par le réalisme politique et la tentation du pouvoir. Après cette rupture, Péguy, comme s'il désire ne plus participer aux développements historiques, se retire de l'action politique directe, et pour compenser, entame une réflexion sur l'engagement et sur l'histoire. En 1900, il fonde les *Cahiers de la Quinzaine*, revue destinée à « [d]ire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, dire bêtement la vérité bête ».¹¹⁴ Parmi les abonnés on compte plusieurs des historiens méthodiques, dont son ancien maître Monod qui soutenait fortement cette initiative. Pourtant, lorsque Péguy développe

111 Péguy s'inscrit en thèse en 1909 chez Gabriel Séailles. Il prépare probablement ce projet depuis 1901, date de son premier texte sur la philosophie de l'histoire. R. BURAC, *Charles Péguy... op. cit.*, p. 227.

112 Febvre cite même Péguy dans sa leçon inaugurale au Collège de France : Lucien FEBVRE, « De 1892 à 1933. examen de conscience d'une histoire et d'un historien », in *Ibid.*, *Vivre l'histoire*, Brigitte MAZON et Bertrand MÜLLER (éd.), Paris, R. Laffont, coll. « Bouquins », 2009, p. 10 pour la citation de Péguy.

113 Charles PÉGUY, « Jeanne d'Arc. Drame en trois pièces », 1897, in *Ibid.*, *Œuvres poétiques complètes*, François PORCHÉ et Marcel PÉGUY (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », n° 60, 1960, p. 26-326.

114 Charles PÉGUY, « Lettre du provincial », 1900, in *Ibid.*, *Œuvres en prose complètes*, I, Robert BURAC (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », n° 122, 1987, p. 291.

un anti-modernisme intransigeant et que ses philippiques deviennent acrimo-
nieuses, la plupart de ces historiens et d'autres lecteurs vexés se désabonnent
l'un après l'autre.¹¹⁵ Il cible ses attaques contre tout ce qu'il y a d'officiel et d'ins-
titutionnalisé dans la Troisième République, récusant ce qu'il considère comme
l'indolence des dirigeants républicains et des ténors de l'instruction publique,
leur abandon de la lutte pour la justice et la vérité, le défaut de perspicacité de
leur pensée, et la faiblesse de leur patriotisme. On peut déceler, parmi les cri-
tiques politiques et morales de Péguy mais inhérentes à elles, une philosophie
de l'histoire qui est à la fois une réflexion fondamentale et une philosophie
d'occasion.

Éveillé à la conscience politique par l'affaire Dreyfus, Péguy n'a cessé,
ensuite, de méditer la signification des événements de rupture, la façon d'en
rendre compte et de les insérer dans la durée historique. C'est déjà la question
centrale de son premier grand texte sur la philosophie de l'histoire, le *Compte
rendu de congrès* de 1901, qui est en même temps une réaction à sa mésaventure
avec Jaurès.¹¹⁶ Affirmant que l'histoire est « la mémoire de l'humanité », le texte
montre d'abord l'inspiration bergsonienne de la philosophie de Péguy.¹¹⁷ Se-
lon lui, la philosophie de la mémoire et de la durée de Bergson est essentielle
pour comprendre l'intérêt que porte l'homme à la connaissance de son passé,
et donc à l'activité d'écrire l'histoire. Le premier problème de la philosophie de
l'histoire est alors la façon de rendre justice à cette « mémoire de l'humanité »
en la mettant en récit historique. Ainsi, Péguy déplace subtilement les discus-
sions épistémologiques et méthodologiques de la discipline historique. Pour
lui, c'est moins à la vérité — qui est démontrée par des sources écrites — qu'à
la réalité que l'histoire doit aspirer, cette dernière répondant à l'expérience vé-
cue du témoin oculaire.¹¹⁸ C'est pourquoi il dénonce la critique historique qui
cherche à déterminer la fiabilité des sources et qui privilégie les sources admi-
nistratives au témoignage vivant : « [L]es historiens étaient tentés de considérer

115 Robert BURAC, « Répertoire des personnalités », in Charles PÉGUY, *Œuvres en prose com-
plètes*, III, Robert BURAC (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », n° 389, 1992,
1815-1829. Romain VAISSERMANN, « Gabriel Monod — Charles Péguy. Vie et mort d'une amitié
d'intellectuels. Extraits de leur correspondance inédite (1900-1911) », *Mil neuf cent*, 20-1, 2002,
p. 113-128. Sur l'antimodernisme de Péguy : Antoine COMPAGNON, *Les antimodernes. De Joseph de
Maistre à Roland Barthes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Idées », 2005, p. 214-252.

116 Charles PÉGUY, « Compte rendu de congrès », 1901, in *Ibid.*, *Œuvres en prose complètes*, I...,
op. cit., p. 785-826.

117 Sur le bergsonisme de Péguy et pour une discussion détaillée de ce texte, voir: Camille
CREYGHTON, « Histoire, mémoire de l'humanité ». L'influence de Bergson sur la conception de
l'histoire et celle de la mémoire de Charles Péguy », *L'Atelier du Centre de recherches historiques.
Revue électronique du CRH*, 7, 2011, <http://acrh.revues.org/3593> (consulté le 16 août 2016).

118 Cette distinction entre vérité et réalité, qu'il ramène à la philosophie de Bergson, Péguy
l'élabore surtout dans : « Brunetière », 1906, in Charles PÉGUY, *Œuvres en prose complètes*, II,
Robert BURAC (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », n° 140, 1988, p. 576-641.

comme les meilleurs témoins non pas ceux qui étaient les hommes les meilleurs, les hommes ayant la mémoire la meilleure, mais les hommes au contraire qui avaient la mémoire la plus conservante, c'est-à-dire la moins vivante, enfin les hommes qui étaient le plus commodes, le plus commodément utiles aux historiens. Ils aimaient qui leur servait. [...] Les documents, monuments et témoignages leur paraissaient volontiers inattaquables, quand ils avaient satisfait à certaines règles, résisté à certaines épreuves, quand les témoins étaient impartiaux et qu'ils s'accordaient. Mais voici que nous reconnaissons de toute évidence que ces témoins même, impartiaux et concordants, leurs témoignages n'étaient pas des monuments de pierre, mais des actes vivants, des effets vivants, des monuments vivants, au sens où un homme est le monument de sa race, les éléments vivants d'une conscience vivante, d'une mémoire vivante ».¹¹⁹ Cette nature vivante du témoignage est respectée, selon Péguy, dans l'historiographie de Michelet dont l'éloge clôt ce texte. Au lieu de regarder « couler l'histoire comme les pêcheurs à la ligne », comme qualifie les procédés des historiens méthodiques, Michelet était « le plus entré dans son histoire ; [...] il n'est pas demeuré sur le bord ».¹²⁰ Ainsi il était devenu lui-même en quelque sorte un témoin oculaire du passé, rendant compte dans son écriture historique de ses expériences vécues.

Dans ses textes ultérieurs sur l'histoire, dont une large part n'est ressurgie qu'après sa mort, Péguy développe ce perspectivisme pour le contraster avec les présuppositions métaphysiques sous-jacentes de la science historique positiviste. Cela l'amène en fin de compte à renoncer à tout projet scientifique d'écrire l'histoire et à préconiser une histoire qu'il appelle « géniale » et qui suivrait une logique totalement autre. Le modèle de l'historien génial, que Péguy loue très souvent sans pourtant en expliciter les raisons, est pour lui Michelet. Ce faisant, il creuse un écart insurmontable entre Michelet et la génération suivante d'historiens. Ainsi, il esquisse une subdivision aussi classique que problématique de l'historiographie française du XIX^e siècle en deux « écoles » ou « générations » totalement détachées les unes des autres.¹²¹ C'est dans son texte intitulé *Zangwill* que Péguy affronte le plus directement les présomptions du positivisme en prenant comme cible Taine et surtout Ernest Renan, dont il considère *L'Avenir de la science* comme « le livre de l'institution même du monde moderne ».¹²²

119 C. PÉGUY, « Compte rendu de congrès », *op. cit.*, p. 792.

120 *Ibid.*, p. 793.

121 Pour une critique de cette subdivision classique, voir le chapitre 4.

122 Charles PÉGUY, « Zangwill », 1904 in *Ibid.*, *Œuvres en prose complètes*, I..., *op. cit.*, p. 1396-1451 ; G. H. ROE, « Contre Taine et Renan. Charles Péguy and the Metaphysics of Modern History »..., *op. cit.* ; Charles PÉGUY, « Un poète l'a dit », 1907, in *Ibid.*, *Œuvres en prose complètes*, II..., *op. cit.*, p. 774-933, p. 828 pour la citation sur Renan.

La première de ces présuppositions, ou plutôt prétentions tacites, de l'historien qui se traduisent concrètement par les exigences méthodiques à l'exhaustivité et l'impartialité, est de survoler l'histoire avec l'œil de Dieu.¹²³ Une deuxième en découle immédiatement, celle de la fin des temps. Puisque l'ambition, que la science historique se propose, est de découvrir la vérité sur l'entièreté du passé, ce qui implique à la limite l'inclusion de tous les menus faits dans le récit historique, la méthode historique ne peut offrir aucune consigne sur la façon de délimiter l'objet de recherche ou de discerner des éléments pertinents dans la masse des faits historiques. Or la capacité humaine d'enquêter étant limitée, par principe, l'exhaustivité exigée est irréalisable pour un chercheur individuel. Si l'on essaie, ensuite, de dépasser ces limites en concevant la science historique comme une entreprise commune et cumulative, il devient impossible d'entendre l'histoire comme une durée changeante et indéterminée, car les changements de la durée rendraient les résultats d'études de détail périmés avant que ne soit construite la synthèse englobante basée sur ceux-ci.¹²⁴ Péguy s'en prend alors à l'orgueil inhérent de la science historique malgré la modestie que cultivent les historiens individuels qui se bornent à analyser des documents et à enregistrer des faits infimes. Non sans malice, il montre que dans la pratique les historiens sont infidèles à leurs principes et sélectionnent leurs sources, écrivent des histoires et composent des lignes de force narratives sans se soucier de critères méthodologiques : « L'historien [...] a oublié tous les enseignements des maîtres de la pensée moderne ; et les prétentions à l'infinité du détail ; et [...], tout bêtement, il s'est remis à travailler comme Thucydide ». ¹²⁵ Or il ne s'agit pas pour Péguy d'inciter les historiens à mieux respecter leur méthode, mais à démontrer l'invalidité de celle-ci.

De même, il refuse l'idéal d'impartialité, mais non pas pour le remplacer par une histoire partielle, ce qui ne serait qu'une inversion qui resterait dans la même logique.¹²⁶ Comme l'exigence d'exhaustivité, celle d'impartialité est selon Péguy constamment piétinée dans la pratique du travail d'historien, ce qui montre que c'est un critère impropre pour juger des œuvres historiques.¹²⁷ Il accuse donc les historiens de ne pas se tenir à leurs propres préceptes : « C'est dans notre système en effet que M. Lavissee peut être un historien. Il est bon, il

¹²³ C. PÉGUY, « Zangwill », *op. cit.*, p. 1399.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 1418.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 1449.

¹²⁶ L'idée que la négation d'un énoncé ne sort en effet pas de la logique dont résulte cet énoncé est fréquente dans la pensée de Péguy. Voir, par exemple : Charles PÉGUY, « De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne 1906, in *Ibid.*, *Œuvres en prose complètes*, II..., *op. cit.*, p. 519-565, notamment p. 559-561.

¹²⁷ Charles PÉGUY, « De la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes », 1906, in *Ibid.*, *Œuvres en prose complètes*, II ..., *op. cit.*, p. 480-519, surtout p. 485.

est mauvais, il est fort, il est faible, mais enfin nous pouvons admettre que M. Lavisso soit un historien. Et c'est M. Langlois au contraire qui a introduit dans le monde, (on voit que je le traite en grand seigneur), et qui est célèbre pour avoir introduit dans le monde un système de pensée, mettons une méthode, un système de méthode où M. Lavisso *ne peut pas* être historien. Pour nous M. Lavisso peut encore être un historien. Pour M. Langlois et pour les méthodes de M. Langlois et pour les disciples de M. Langlois et selon les méthodes de mesure de M. Langlois M. Lavisso ne peut être qu'un fade littéraire, ou littéraire, ou homme de lettres ». ¹²⁸ Cette partialité par défaut de l'historien offre à Péguy la possibilité d'entremêler ses critiques épistémologiques à la condamnation de l'influence politique exercée par les universitaires, les intellectuels et particulièrement les historiens. Dans la série de textes intitulés *Situations*, et deux textes sous le titre *Argent*, il blâme, souvent avec des arguments ad hominem, les historiens méthodiques d'opportunisme, de soif de pouvoir et d'hypocrisie. La dominance de la science historique est, selon Péguy, inséparable de ce qu'il considère comme la trahison du « parti intellectuel ».

L'histoire géniale que préconise Péguy pour échapper aux exigences irréalisables d'exhaustivité et d'impartialité, serait une histoire qui maintiendrait l'unité organique de la durée historique, écrite du dedans, de la position du témoin oculaire. ¹²⁹ Pour un tel historien, les critères de sélection ne posent pas de problème, puisqu'il est, par sa nature même, soumis à une perspective limitée et c'est depuis cette perspective que les événements acquièrent leur signification. Or l'historien n'étant en général pas le contemporain de l'histoire qu'il décrit, il lui faut avoir recours à son intuition – concept que Péguy emprunte à Bergson – pour sélectionner dans la masse des données historiques. Seul le génie, contrasté avec le talent, serait capable de cette intuition, car là où le talent n'est rien d'autre qu'une fonction de l'intelligence, c'est-à-dire de la faculté humaine d'analyse, le génie jaillit du contact direct avec la vie même et saisit de façon immédiate la réalité organique. ¹³⁰ L'intuition ne relève pas, selon Péguy, de la science, mais de l'art : « [C]hoisir est un moyen d'art ; [...] comment choisir, donc, si l'on refuse absolument d'employer les moyens d'art ; comment choisir, enfin, dans l'indéfini, dans l'infini du détail, dans l'immensité du réel, sans quelque intuition, sans quelque aperception directe, sans quelque saisie intérieure ». ¹³¹ Ainsi, il parvient à des idées déjà en germe dans les textes de Monod,

¹²⁸ Charles PÉGUY, « Langlois tel qu'on le parle », 1913, in *Ibid.*, *Œuvres en prose complètes*, III ..., *op. cit.*, p. 830-847, citation p. 836.

¹²⁹ C. PÉGUY, « Zangwill », *op. cit.*, p. 1414-1415.

¹³⁰ C. PÉGUY, « De la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes » ..., *op. cit.*, p. 496-498.

¹³¹ C. PÉGUY, « Zangwill », *op. cit.*, p. 1449.

quoique ce dernier n'ait jamais mis en cause aussi radicalement les fondations métaphysiques de la science historique et n'ait jamais conclu que cette science doive être abolie. Le modèle épistémique scientifique fondé sur l'analyse, c'est-à-dire la parcellisation de l'objet n'est pas approprié à l'étude du passé, selon Péguy. C'est pourquoi, radicalisant la position de Monod, il prône l'art comme un substitut à l'analyse scientifique, au lieu d'un dépassement ou d'un surplus.

Ainsi apprécie-t-il Michelet non comme un devancier de l'histoire-science, mais comme un artiste. Au lieu de s'en tenir aux préceptes méthodiques qui font du passé un objet que l'historien analyse comme un cadavre qu'on disèque, Michelet aurait nourri son histoire de la vie même. Péguy le commente ainsi : « Les œuvres des autres [historiens] sont telles qu'on voit fort bien comment un homme intelligent, à force d'intelligence, pourrait en faire autant. Il y suffirait, à la rigueur, d'un prodige d'intelligence. Au contraire ces œuvres [de Michelet] que j'ai nommées essentielles, on ne voit absolument pas comme elles sont faites, elles sont un donné, comme la vie elle-même ». ¹³² Parce qu'il trouve sa source dans la totalité organique de la vie, le génie dépasse la division du travail qui régit la science où chacun apporte sa petite pierre à l'édifice historique. Il crée, comme un artiste, une œuvre originale sans avoir besoin d'un échafaudage d'études de détail. En même temps, il ressemble au témoin oculaire par sa vision directe du passé, ainsi peut-il effectivement faire de l'histoire une « mémoire de l'humanité ».

Dans les années 1908-1911, la pensée de Péguy marque un tournant important, modifiant aussi sa philosophie de l'histoire. ¹³³ Après sa conversion au catholicisme en 1908, il radicalise ses idées antimodernes et se rapproche de plus en plus du nationalisme de Maurice Barrès. Dès lors, l'objectif de ses diatribes est l'idée de progrès, qui selon lui ancre le fondement de toute la pensée moderne. Il rejoint ainsi les rangs des grands penseurs de la décadence de la Belle Époque. Désormais, Péguy ne voit plus que du vieillissement dans le cours de l'histoire, la durée n'est que déclin. Par conséquent, la démarche historique, que Péguy interprète maintenant comme la tentative de rendre présent le passé, va toujours à l'encontre de la durée. En rendant le passé présent, l'histoire nie le développement naturel de la durée vieillissante. C'est pourquoi, le Péguy des textes tardifs considère que l'histoire est par nature une affaire de l'homme moderne qui refuse le déclin réel et croit passionnément au progrès. ¹³⁴ Péguy subs-

¹³² C. PÉGUY, « De la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes » ..., *op. cit.*, p. 498.

¹³³ A. COMPAGNON, *Les antimodernes...*, *op. cit.*, p. 238.

¹³⁴ Péguy élabore cette réflexion surtout dans : Charles PÉGUY, « Clio. Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne, 1913, in *Ibid.*, *Œuvres en prose complètes*, III..., *op. cit.*, p. 997-1215.

titue ensuite la mémoire à l'histoire comme procédé pour rendre compte du passé ; deux termes qu'il oppose alors, contrairement à ce qu'il faisait dans ses écrits antérieurs. La mémoire comme moyen pour évoquer le passé, selon lui, ne se rend pas coupable de cette actualisation du passé inhérente à l'histoire. Elle invoque, par contre, le passé du dedans, gardant toujours l'expérience de vieillissement. Dans l'acte mémoriel, l'expérience vécue du passé est toujours comprise, tandis qu'est maintenue en même temps la conscience de distance entre le passé et le présent. C'est pourquoi Péguy préfère dorénavant un chroniqueur médiéval comme Joinville, qui n'enregistre que la mémoire, aux historiens modernes. Néanmoins, il reste attaché à Michelet, qu'il doit alors réinterpréter comme un chroniqueur au lieu d'un historien, au risque de finir sur un contresens. Il trouve la solution en expliquant que Michelet est un génie précisément parce qu'il n'est pas un historien : « Il ne faut pas dire aussi que Michelet est le plus grand des historiens. [...] C'est un chroniqueur et un mémorialiste. Il faut dire qu'il est un des plus grands parmi ceux qui ne sont pas historiens, parmi tout le reste, s'il est permis de parler ainsi. Il est grand au contraire entre tous parmi ceux qui ont du génie, parmi ceux qui ne sont pas historiens ».¹³⁵

Finalement, Péguy refuse donc en principe l'histoire, que ce soit une science ou un art. Mais sa solution ne semble guère féconde, ce qui explique pourquoi même Monod, pourtant longtemps l'historien le plus bienveillant à son égard, prend ses distances avec lui.¹³⁶ Contrairement à ce dernier, Péguy considère l'écriture de Michelet totalement irréconciliable avec l'histoire scientifique. Il rejoint ainsi le point de vue de Charles-Victor Langlois – bien étonnés de se retrouver ensemble –, pour qui Michelet n'était pas non plus un savant, sauf que Langlois le considérait comme un écrivain par défaut de rigueur scientifique.¹³⁷ C'est en effet Langlois, de tous les historiens méthodiques, qui réagit le plus directement à la proposition de Péguy pour un rapport anti-scientifique avec le passé. Dans un compte rendu assez malin d'un recueil de Péguy, qu'il publie sous pseudonyme et où il parodie le style de sa cible même, il renvoie dos-à-dos Péguy et Michelet : « L'auteur qui se présente ici au public est un homme du peuple, avec de la sève, une sorte de ferveur violente dans l'habitude de sa pensée, une certaine verdeur d'expression, assez d'humour, peu de goût, pas du tout d'esprit. [...] Bref, un type dans le genre de Michelet, proportions

¹³⁵ *Ibid.*, p. 1182.

¹³⁶ Dans une lettre à la Marquise Arconati-Visconti, il qualifie d'« insupportable » une œuvre de Péguy et il redoute que l'auteur « malheureux [ne devienne] tout à fait fou, de la folie des grandeurs » : Bibliothèque de la Sorbonne, Fonds Victor Cousin, ms. 287, Correspondance de la Marquise Arconati-Visconti, Correspondance avec Monod, 1909-1911 : « Gabriel Monod à la Marquise Arconati-Visconti, 16 octobre 1911, n°. 6197-6199 ».

¹³⁷ Voir pour sa critique de Michelet le chapitre 4.

gardées ». ¹³⁸ Péguy, en revanche, ne laisse échapper aucune occasion de rappeler la distance entre Michelet et les historiens méthodiques. « Il ne faut pas perdre une occasion, mon ami », écrit-il franchement, « de redéclarer que Michelet est le génie même de l'histoire, d'abord parce que c'est vrai ; et puis ça embête tant de monde ; et c'est un si grand supplice pour nos grands amis les modernes ». ¹³⁹

Conclusion

Embêter peut-être, déranger au moins, c'est ce que fait Péguy en adoptant une position originale qui il coupe à travers les lignes de raisonnement qu'avait jalonnées Monod en dressant l'histoire de la discipline et en érigeant Michelet en père de l'histoire. Péguy veut absolument épargner Michelet de ses critiques à propos de la science historique. La conséquence en est qu'il ne peut plus considérer Michelet comme un homme de science, ni même un historien. Ainsi, il pose une antithèse que nombreux historiens méthodiques, Langlois excepté, n'approuvent pas ou pas de façon aussi catégorique. Le chapitre suivant montre comment Febvre la réaffirme quelques années plus tard, quoique pour des raisons moins fondamentales. Même si les critiques de Péguy sont prises de moins en moins au sérieux au fur et à mesure qu'elles se radicalisent, celui-ci change réellement le discours sur l'histoire méthodique.

Il n'est pourtant pas le seul à le faire. En vérité, il articule surtout en l'approfondissant l'intuition déjà existante que la direction prise par la discipline historique implique un appauvrissement à l'égard de l'historiographie michelétienne. Monod lui-même l'avait constaté le premier. Le recueil de celui-ci sur Michelet de 1905 inspire le journaliste Jean Ernest-Charles dans un compte-rendu à déclarer : « Jules Michelet n'a aucune des qualités qu'on exige de l'historien d'aujourd'hui, mais il a toutes celles qu'on n'exige pas de lui. Et c'est justement pour cela qu'il est un historien de génie ». ¹⁴⁰ Ainsi, au moment où Monod, et avec lui l'histoire méthodique, atteignent le plus haut de la hiérarchie académique, des voix critiques commencent à se faire entendre, remettant en question aussi la généalogie de la discipline construite par Monod.

En effet, la question de savoir si Michelet peut effectivement être un ancêtre crédible de la discipline historique n'est pas entièrement résolue par le

¹³⁸ Pons DAUMELAS [pseudonyme de Charles-Victor LANGLOIS], « Compte rendu de Charles Péguy, *Œuvres choisies, 1900-1910*, Paris, Bernard Grasset, 1911 », *Revue critique des livres nouveaux*, vi-7, 2^e série, 15 juillet 1911, cité dans : C. PÉGUY, « Langlois tel qu'on le parle » ..., *op. cit.*, p. 829.

¹³⁹ C. PÉGUY, « Clio »..., *op. cit.*, p. 1028.

¹⁴⁰ Jean ERNEST-CHARLES, « La vie littéraire. Livres d'Histoire », *Revue bleue*, 5^e série, t. 4, n^o 26, 23 décembre 1905, p. 822.

constat que plusieurs historiens – Monod, Seignobos, Lavisser, Aulard – l'ont invoqué de fait. Pour Monod, l'héritage michelétien est effectivement l'échafaudage qui permet de construire ses idées à propos de la finalité et la méthode de l'histoire. Mais cela ne doit pas dissimuler qu'il formule cette pensée précisément pour critiquer un certain nombre de ses collègues. Qu'en dépit de cela et malgré les objections de Langlois, Michelet soit considéré comme le père de la discipline dans les manuels de Jullian et de Halphen est certainement dû à l'autorité de Monod, mais aussi au manque d'autres candidats valables. En 1894 encore, Monod mentionnait dans le même souffle Michelet, Taine et Renan.¹⁴¹ Or Taine s'était lui-même discrédité avec son *Origines de la France contemporaine* dans lequel il se révèle un antirépublicain rigide ; Aulard, Jaurès et Mathiez ont successivement fait son procès. Renan, que Bourgeois voulait panthéoniser avec Michelet, a été peut-être longtemps le seul candidat qui aurait pu rivaliser avec Michelet, mais il n'avait pas écrit suffisamment sur l'histoire française et s'était à peine mêlé aux grands débats de la discipline historique de la fin du XIX^e siècle, ce qui fait de lui un candidat moins attrayant comme champion d'une discipline dont la principale mission reste l'étude de l'histoire nationale.¹⁴² Sa réputation souffre ensuite de l'accaparement par la nouvelle droite nationaliste, qui le contamine moins que Fustel de Coulanges, mais nuit quand même à sa réputation. Reste donc Michelet. Au final, celui-ci éclipse même celui qui se nomme son fils intellectuel, Monod, en dépit de ses mérites comme architecte de l'infrastructure de la discipline. Enfin, Lavisser, quant à lui, n'a pas le génie créateur pour se substituer à Michelet, mais en tant que nouveau grand historien national il se place dans le sillage de celui-ci. C'est ainsi qu'il répond au besoin ressenti par presque tous les historiens, même par ceux qui le répudient comme Langlois et plus tard Mathiez, de déterminer leur position vis-à-vis de cet ancêtre – besoin dont l'existence est déjà symptomatique de la notoriété de Michelet.

Dans les trois traits ou positions possibles qu'on a distingués au cours de ce chapitre – parmi les réactions face à Michelet, deux représentations de celui-ci semblent s'opérer, à savoir le génie frénétique ou précurseur des historiens-archivistes et aussi deux représentations des historiens professionnels, à savoir des constructeurs méthodiques d'une synthèse bien fondée ou de médiocres collectionneurs de faits. Quand, dans les années 1910 et 1920, cette dernière représentation de l'histoire professionnelle semble prendre le dessus et que la discipline devient le point de mire de maints critiques internes et

141 – Gabriel MONOD, *Les maîtres de l'histoire. Renan, Taine, Michelet*, Paris, Calmann-Lévy, 1894.

142 – Stefan Berger indique que pour être considéré comme « père d'histoire », il faut avoir publié des écrits sur l'histoire nationale au XIX^e siècle : Stefan BERGER, « « Fathers » and their Fate in Modern European National Historiographies », *Storia della Storiografia*, n° 59-60, 2011, p. 233.

externes, les deux représentations de Michelet sont jugées de plus en plus incompatibles. Soit on associe Michelet à l'école méthodique, les renvoyant dos-à-dos, soit, comme le fait Péguy, on crée un écart en accentuant la génialité inégalée de Michelet face à la médiocrité supposée des historiens méthodiques. La volte-face des historiens des *Annales*, comme on le verra dans le chapitre suivant, consiste à réunir les deux représentations de Michelet, génie romantique et précurseur scientifique, pour infliger un camouflet définitif à l'histoire méthodique. Mais pour cela, il faut négliger la position nuancée de Monod, qui avait prôné une même représentation double de Michelet pour justement doter l'histoire méthodique d'une histoire légitimante. Plus exactement, on adopte sa représentation de Michelet comme historien canonique, mais en réécrivant le canon de sorte que la discipline historique de la fin du XIX^e siècle est ignorée. La conséquence ironique en est que le père intellectuel promu par Monod survivra plus longtemps que celui-ci. Michelet reste dans la mémoire ; Monod va tomber rapidement dans l'oubli, ainsi que l'approche historique dont il était le grand maître et le théoricien le plus lucide. Après Athénaïs, le deuxième grand promoteur de l'héritage michelétien va souffrir du fait qu'il n'y a pas de place pour d'autres dans l'ombre de Michelet.